

**ACTES DE FORMATION**

**RECHERCHE-ACTION**

**&**

**EDUCATION POPULAIRE**

**LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT - FAL 19**

**« ESQUISSE D'UN PORTRAIT SOCIAL DES  
VOLONTAIRES »**

*Travail réalisé lors du premier séminaire de l'Institut du  
Service Civique, à Bugeat (19) Juillet 2012, avec la  
participation d'une centaine de jeunes lauréats du Service  
Civique.*

*Formateurs :*

*Nicolas Guerrier, Jean-Marc Vareille, Philippe D'Hauteville, Pascal Brette, Luna Ducoffe,  
Vivien Vedrenne.*

*Synthèse réalisée par Nicolas Guerrier.*

# **SOMMAIRE**

Préambule: recherche-action et éducation populaire

Introduction: profils et multitudes

## **Première Partie : De l'expérience individuelle**

### I/ Identités

La source familiale

Les racines territoriales

### II/ Ecoles

L'école et ses cases

Parcours de désorientation scolaire

Sélection, relégation et tremplin

### III/ Ruptures

Le tournant

La prise de confiance

Le voyage

### IV/ Perceptions du travail

L'emploi comme frontière

Le travail entre aliénation et libération

L'idéal du travail choisi

### V/Stratégies d'accès à l'emploi

Les réseaux

La formation et les études

Le service civique

Développer son projet personnel

## **Deuxième Partie : De la dimension politique de l'engagement**

### I/ Réalisme politique

### II/ Economie

L'égalité au travail

La gratuité

L'environnement

### III/ Education

Les temps scolaires

Le contenu des programmes

les valeurs pédagogiques

### IV/ Gouvernance

La politique de proximité

L'encadrement de l'exécutif

Annexes:

- Méthodologie : déroulé de la formation
- Exemple de prise de notes
- Grille d'analyse des entretiens (document Excel non intégré au présent)

## **Préambule : Une démarche de recherche-action et d'éducation populaire**

Le présent document est la fruit d'un projet qui conduit deux objectifs. Le premier est de faire émerger la parole des volontaires et leurs connaissances issues de l'expérience, à l'aide des outils de l'éducation populaire. Le deuxième consiste à en rendre compte via une démarche de recherche-action, qui utilise les outils des sciences sociales.

L'éducation populaire telle que nous la pratiquons dépasse le cadre de l'activité d'animation et de loisirs dans lesquelles elle s'est malheureusement enfermée au fil du temps. Il s'agit de faire émerger les savoirs et de les faire circuler en partant du postulat que chacun a quelque chose à mettre dans le pot commun en termes de connaissance, et que ceci servira à l'émancipation de tous.

La recherche-action quant à elle ne se réduit pas à la recherche appliquée ou au simple diagnostic, comme on l'entend trop souvent. C'est une démarche que l'on porte sur soi, qui sert avant tout aux individus à produire du sens, à éclaircir leur horizon, et transformer leur réalité sociale. Le passage à la recherche et à l'écriture est une manière d'être plus écouté et légitime dans ses revendications pour s'engager sur une action dans l'espace public.

Il ne s'agit pas d'utiliser le chercheur (savant et supérieur) ou les sciences sociales pour étudier un « terrain » (naturellement distancié et en dessous). La scientificité des sciences classiques trouve sa source dans la séparation (objectivation) mise en place entre le chercheur et son objet d'étude. En recherche-action, nous partons du postulat inverse. C'est à chaque personne en tant qu'acteur de son « terrain », de se réappropriier les outils des sciences sociales pour développer un savoir sur lui-même, sur l'environnement qui l'entoure, sur la société... La scientificité de la démarche réside dans la confrontation des travaux avec ceux d'autres acteurs, mis sur le même pied d'égalité. Autrement dit, ce présent document n'est qu'une esquisse, issue d'une première production de matière via les ateliers d'éducation populaire. Cette esquisse devra revenir aux volontaires, et nous devons entamer un travail approfondi sur chacun des thèmes quelle propose. Nous ne sommes pas des chercheurs, nous sommes seulement des passeurs qui facilitons un premier travail de production écrite. Mais la plume finale devra être collective, c'est pour cette raison qu'il est nécessaire de poursuivre une recherche avec les volontaires sur tous les thèmes qu'ils ont soulevés. Le but de cette proposition est qu'ils puissent se réappropriier la démarche, et continuer de questionner le sens tout en transformant leur action.

Ce document n'a donc pas la prétention d'une objectivité sans faille. A de multiples occasions, la subjectivité et l'interprétation peut se glisser et détourner les propos. Dès l'entretien qui oriente, pendant l'atelier qui est un contexte particulier, ensuite dans le choix de la grille d'analyse, enfin dans le document d'analyse où nous tentons d'extraire des tendances communes aux volontaires. Dans notre démarche, l'objectivité est donnée par le retour des volontaires eux-mêmes, puis par le travail réalisé avec eux par la suite sur les thèmes, en leur donnant de plus en plus la parole, et en les aidant à l'auto-analyse.

Au travers de ces lignes, nous essaierons de révéler la consistance des expériences des volontaires et d'en extraire l'essence à travers les thèmes abordés dans différents ateliers et pendant les entretiens. Cela nous permettra d'abord d'esquisser le portrait éthique et expérientiel des groupes. Mais le passage à l'écriture est aussi un moyen de construire une parole collective et de dresser le portrait social d'une génération, au delà des seuls volontaires. C'est à dire que les tendances sociales, culturelles, politiques décrites dans la suite, servent, en miroir ou en creux, à proposer une analyse de l'environnement social qui entoure cette génération..

## **I / Postulats:**

- Les volontaires en service civique ont un parcours riche qui s'est construit dans l'interaction entre leur expérience personnelle et leur participation à une construction collective au sein d'organisations.

- Le dispositif les installe donc dans un espace où les projections et les interrogations sur la place qu'ils souhaitent occuper dans la société (et quelle société) sont récurrentes.

- Les situations qu'ils ont traversées lors de cette expérience multiple, les ont amenés à aborder des dimensions politiques sous un angle unique et enrichissant.

- Leur posture particulière dans les structures d'accueil les pousse à prendre position en affirmant des valeurs, qui font appel à une conscience "citoyenne", mais qui n'est pas explicitée par les volontaires sous cette forme.

- Les volontaires interrogent le dispositif du service civique, car parallèlement à l'engagement qu'il requiert, il est aussi devenu un gagne-pain pour une génération précarisée et cherchant à contourner les obstacles posés par le marché du travail.

- Les volontaires font face à une pression économique (la question de l'argent au travers des études, du logement, de la consommation...) et une pression sociale (l'insertion professionnelle, la réussite, la valeur « travail ») et ils ont une analyse singulière sur ces questions là.

## **II/ La démarche et ses objectifs:**

- De par leur posture innovante au sein des organisations<sup>1</sup>, les volontaires en service civique développent des questionnements pertinents et une intelligence nouvelle.
- Cependant cette production reste souvent lettre morte car elle laisse peu de traces écrites. Pendant les temps de regroupement en formation nous choisissons donc de mettre en valeur ces expériences, de les faire résonner entre elles, et de les écrire.
- Pour ce faire nous utilisons les outils de l'éducation populaire afin de faciliter la prise de parole, de créer des dynamiques de groupe et de faciliter la construction collective.
- Ensuite, la démarche de recherche-action nous permet d'extraire de ces temps collectifs où l'on partage nos expériences, un savoir, sous une forme lisible, échangeable et publiable.
- Cette démarche vise donc à transformer le savoir issu de l'expérience en une connaissance généralisable, sur une génération, une culture, un contexte économique et social...
- Les enseignements tirés de nos échanges sont voués à être réinvestis dans les situations quotidiennes de travail, de bénévolat, d'engagement...
- Il s'agit ainsi de susciter chez les volontaires un désir de questionnements sur la société qui nous entoure, afin de continuer à interroger le sens de leur action partout où ils se trouveront.
- La parole des volontaires qui se construit au fur et à mesure de la formation a également vocation à être diffusée au delà du dispositif service civique, pour poser des problématiques de société dans l'espace public, depuis un point de vue différent et légitime.

---

1

Il a été constaté au fur et à mesure des formations réalisées avec les volontaires que leurs fonctions et positions dans les organisations étaient relativement différentes et innovantes par rapport à celles des salariés. Ainsi leurs missions sont plus larges, transversales. Par exemple il est leur est demandé de "récréer du lien social dans la structure" ou de "développer des réseaux de partenariats"...

- C'est en cela que la recherche est aussi action, et vice-versa.
- Les techniques de l'éducation populaire sont alors utilisées pour faciliter le passage entre ces savoirs expérientiels individuels et la connaissance objective qui se dégage du travail du groupe.
- Lors de ces formations, l'individuel et le collectif se rencontrent en permanence. L'affirmation de l'un permet l'existence de l'autre. Nous choisissons donc de travailler sur les deux plans, et de les articuler.
- Du point de vue individuel il s'agit d'ouvrir un espace où le volontaire peut construire une parole au sujet de sa propre expérience. Il s'agit d'entretiens dits « récits de vie » ou de « parcours d'expérience ». La personne profite de ce temps en face à face pour narrer les moments clés de son parcours, pour expliciter les problématiques qu'il traverse, décortiquer les situations vécues... Ce temps sert à accoucher d'un récit qui fait cohérence pour la personne, à travers lequel elle se reconnaît et qui favorise à postériori sa projection dans un groupe, une organisation collective, en société...
- Le groupe quand à lui sert de microcosme et de système dans lesquels chacun apprend de l'autre par la confrontation, la prise de recul suscitée par le débat collectif. Il s'agit de produire un nouvel éclairage afin de dépassionner des questions sensibles, pour les objectiver et aborder sous un nouvel angle des problématiques communes. Autrement dit, il s'agit de créer de l'intelligence collective.
- Les entretiens individuels et le contenu des échanges collectifs, sont recoupés, analysés et rassemblés dans un écrit qui présente la connaissance produite par le groupe, sous forme thématique.
- C'est une manière de laisser des traces de ces expériences fertiles, mais aussi de produire des supports qui permettent de légitimer les volontaires dans leur capacité à questionner de manière pertinente la société qui nous entoure.

### **III/ Le programme**

La formation est conçue selon une progression qui permet de passer d'une présentation personnelle à la construction d'un objet collectif. Elle est constituée de trois temps de 2h chacun, pour un groupe de 20 personnes.

#### **Temps de formation 1 :**

##### Contenu :

- présentation de chacun, sa situation, son expérience en service civique, et les enjeux rencontrés lors de celle-ci.
- l'atelier « petite histoire / grande histoire », issu des outils de l'éducation populaire, consiste à narrer un événement marquant de son histoire personnelle et un autre de l'histoire « universelle », et d'expliquer pourquoi la raison de ses choix.

##### Finalités :

- favoriser une présentation ludique de chacun.
- se positionner sur une carte chronologique collective.
- se décrire d'une autre manière et au delà des « casquettes » habituelles relatives à l'emploi, poser rapidement des enjeux de société.

#### **Temps de formation 2 :**

##### Contenu:

- un tour de table où chacun exprime les valeurs qu'il investit personnellement à travers son travail en service civique et la manière dont elles sont reçues (ou négociées) par

l'organisation. L'idée est de pouvoir identifier les blocages, les libertés, les passerelles dans l'engagement de chacun. Qu'est-ce qui limite le pouvoir d'agir, ce qui le libère, ce qui facilite la transformation sociale, ce qui la contraint?

- un débat mouvant, qui pousse chacun à prendre physiquement position dans l'espace (comme une assemblée) suite à question posée (pour ou contre, oui ou non), à argumenter pour convaincre les opposants.

#### Finalités:

- Favoriser le débat sur des valeurs, de l'individuel au collectif.
- Faire émerger de nouveaux éclairages sur une même question pour dépasser sa posture personnelle et envisager des dimensions sociétales, politiques, d'intérêt général...
- Soulever des problématiques communes, des enjeux transversaux aux différents individus.

### **Temps de formation 3 :**

#### Contenu:

- un jeu de société dans lequel un demi-groupe (10 personnes), construit sa société idéale, selon 5 axes. Ces derniers sont de grands thèmes dont il s'agit de s'accorder sur les principes, les lignes directrices.
- Les thèmes sont les suivants: l'économie et le travail, le transport et les communications, la santé, l'éducation et la culture, la justice et la défense. Une question transversale est posée: « comment prend-on les décisions dans votre société? »
- Chaque groupe fait la synthèse de la société dont il a imaginé collectivement les grandes lignes, et la présente à l'autre groupe. Chaque groupe doit élaborer une critique argumentée de la société construite par l'autre.

#### Finalités:

- Mettre en pratique les réflexions produites jusqu'ici à travers les deux autres temps.
- Favoriser une créativité de groupe, une manière concertée de discuter et de produire un objet commun. Autrement dit c'est un exercice pratique de démocratie.
- Prendre conscience de l'interaction entre les différents domaines proposés, et de la complexité d'une organisation humaine à l'échelle politique.
- Faire émerger au delà cette complexité des voies sur lesquelles s'engager personnellement ou collectivement.
- Stimuler le désir du questionnement et du débat, expérimenter une démarche réflexive qui peut être appropriée par chacun dans son parcours.

## **Introduction : Profils et multitudes**

Le portrait social établi n'a pas vocation à tout expliquer, à décrypter les ressorts de l'action, les tenants et aboutissants sociaux, les caractéristiques identitaires définitives des jeunes. Sciemment, il y figure des contradictions et des nuances car les volontaires nous renvoient une image bigarrée et multiple de leur réalité. Nous avons fait le choix, plutôt que d'afficher des tendances sans faille et une cohérence parfaite, de décrire les postures, les opinions, les réalités sociales de chacun, dans tout ce qu'elles ont de contradictoire, de paradoxal, de nuancé. Certaines tendances se dégagent clairement, comme le désir d'obtenir un emploi, quitte à le payer au prix fort dans sa vie personnelle. D'autres tendances sont beaucoup plus fines, elles ne concernent pas tous les volontaires, ou pas totalement chacun des volontaires. L'individu étant en construction et en mouvement, nous nous attacherons davantage aux processus qui l'animent.

Leurs profils sont très riches. Ils se constituent souvent dans l'ouverture, dans les voyages, dans les expériences multiples. Du social à l'audiovisuel, des études à sciences-po aux missions humanitaires, du milieu culturel à l'arrêt prématuré des études et aux petits boulots, tous les champs sont abordés par les groupes avec qui nous avons travaillé. Il est intéressant de relever que chacun est à l'écoute de l'expérience de l'autre et est capable de l'appréhender, quand bien même il viendrait lui-même d'un champ différent. Nous le verrons plus loin, l'ouverture et la souplesse mentale font partie des caractéristiques qui surgissent rapidement dans la démarche des volontaires.

Ils mettent en avant un désir de rencontre et de découverte très prégnant. Une grande partie d'entre eux ont des « projets » à développer. Peut-être ce profil général, très acteur ou actif, est le résultat de la sélection opérée en amont. En tout état de cause, ils partagent globalement une motivation et un entrain remarquables dans leurs démarches. Et tous sont dans un élan qui vise à prendre en main un avenir (individuel ou collectif) pour ne pas le laisser s'échapper et être défini par d'autres.

Ces profils aux traits multiples et parfois contradictoires, sont à l'image d'une société en mouvement, faite d'interconnexions et de complexité. Cette réalité complexe dans laquelle les volontaires baignent, joue sur leur vivacité d'esprit, sur leur mobilité intellectuelle mais aussi entraîne parfois une forme de dispersion et de difficulté à avoir prise sur le monde, notamment en terme d'emploi.

Nous avons choisi de partir d'une proposition d'analyse de leur expérience individuelle pour décrire leur rapport à ce monde complexe. Encore une fois, traiter de l'expérience individuelle, c'est décrire en creux la société dans laquelle elle se constitue. De cette expérience peut naître des valeurs, un projet politique et un idéal de transformation sociale. Notons d'ores et déjà que le positionnement politique ou « citoyen » des volontaires semble à priori assez radical, du moins, très impliqué et conscient. La société telle qu'elle est, semble difficilement acceptée, et acceptable selon eux. Mais paradoxalement, le récit de leur expérience individuelle à travers les entretiens réalisés, montrent plutôt une conformation aux modèles sociaux actuels. Cette contradiction apparente fait partie des nuances et des hésitations qui traversent les caractéristiques sociales des groupes de volontaires.

## **PREMIERE PARTIE: DE L'EXPERIENCE INDIVIDUELLE**

Le trait le plus commun aux volontaires rencontrés en atelier ou en entretien, consiste en une aspiration forte à l'obtention d'un emploi<sup>2</sup>. Nous le verrons, les volontaires développent des stratégies sur tous les fronts pour vaincre la forteresse qui protège l'accès à l'emploi. Pour appréhender en dernier lieu ces stratégies, nous devons faire un retour chronologique<sup>3</sup> sur le parcours des volontaires en amont de leur entrée dans la « vie active ». Ce parcours, scolaire, familiale, et plus généralement social, n'est pas uniquement une somme de données objectives que nous tâchons d'interpréter. Nous partons davantage du ressenti et de la perception que les volontaires ont de leur propre parcours, car nous émettons l'hypothèse que dans la manière d'exprimer ce vécu, nous pouvons débusquer le reflet d'une époque, d'une génération et du monde actuel. C'est pourquoi nous nous attachons au moins autant aux points de vue exprimés, aux tournures de phrases qu'aux éléments objectifs des parcours.

Pour proposer un portrait multiple des volontaires, nous allons donc partir des différentes instances de socialisation<sup>4</sup> sur lesquelles volontaires se sont majoritairement exprimés (la famille, le territoire, l'école, les voyages...). Leur récit mélange des éléments factuels et du ressenti, des étapes objectives et de l'opinion... Nous nous tiendrons donc à cette forme pour comprendre ce qui a construit les identités des volontaires, et en creux, de quoi sont faites les instances socialisatrices de notre territoire, de notre monde.

### **I/ Identités**

Le thème du repli contemporain des individus sur leur structure familiale, leur communauté, leur couple, leur foyer, est inhérent à nos sociétés modernes. Celles-ci tentent de comprendre le tournant historique qui aurait fait passer l'individu d'un univers traditionnel, soi-disant plus collectif et solidaire, à la microsphère personnelle, locale, familiale...

Il est nécessaire de constater d'emblée que ce constat d'une fermeture synonyme d'individualisme ne touche pas vraiment les volontaires, notamment au travers de ce qu'ils décrivent de leur territoire ou de leur famille. Le réflexe défensif qui consiste à reconstituer des protections individuelles autour du foyer pour palier un déficit de solidarité nationale, sociétale, est peu palpable en l'espèce.

Au contraire, les volontaires expriment d'avantage une notion d'ouverture maximale sur le monde, sans pour autant oublier leurs racines et valeurs familiales ou territoriales. Nous le verrons par la suite, même si ce désir d'ouverture semble échapper aux théories contemporaines de l'individualisme dominant (car manifestement la solidarité reste un point central de l'engagement des volontaires), il est à relier à une autre forme de compétition,

---

2 Bien sûr cette généralisation est à nuancer dans la mesure où les volontaires sortent de leur service civique et font appel à l'ISC pour trouver des débouchés. Donc l'emploi est forcément un des thèmes centraux exprimé par les volontaires et développé dans ce document. Cependant, nous pouvons aussi émettre l'hypothèse que cette tendance est généralisable en grande partie à l'ensemble de cette génération dont on connaît la propension à connaître des difficultés sur le marché du travail.

3 Dans les entretiens réalisés ou dans les ateliers la trame du parcours individuel n'est pas nécessairement présentée chronologiquement. Dans une grande partie des cas, la narration d'un parcours part du présent, d'une réalité décrite à chaud, et utilise des retours en arrière qui permettent d'expliquer historiquement et de manière causale la situation actuelle.

4 Ces instances sont celles dans lesquelles a lieu un processus d'apprentissage des normes, des valeurs, des comportements, des manières d'être, d'agir et de penser, essentiels à l'individu pour exister socialement, et indispensables à la société pour maintenir sa cohésion.



celle qui fait rage sur le marché du travail. On désire s'ouvrir avant tout pour accéder au maximum d'opportunités et maximiser ses chances de réussite sur un marché du travail à la sélection drastique.

Quand bien même les volontaires se définissent souvent par la manière dont ils ont grandi (ville, campagne, quartiers, classe sociale...), ils font avant tout référence à leur famille comme un lieu de ressource qui donne de l'élan, de l'entrain, de la force, pour affronter une réalité plus difficile à l'âge adulte, notamment celle du travail.

### **La source familiale<sup>5</sup>**

D'après les récits des volontaires, la famille est une source déterminante d'identité car elle sert à transmettre un modèle. Ceci pourrait être rapproché de la définition classique d'une instance socialisatrice, si ce modèle correspondait à celui attendu simplement par la société, c'est à dire une sorte de modèle dominant (comprenant tous les codes pour vivre en société, être adapté...) dont la famille ne serait que le passeur. La réalité est plus complexe. Les aspirations de plus en plus partagées à « sortir du moule », à être un individu unique et différencié, ont peut-être joué dans ce sens.

Le résultat est que les modèles puisés à la source de la famille par les volontaires, sont contradictoires, complexes, nuancés. Ils comportent donc une palette de valeurs très étendue.

*« J'ai eu la chance de ne pas avoir des parents obsédés par le modèle ambiant. »*

*« C'était un travail enrichissant et fatigant. Le soir quand je rentrais j'en discutais avec mon père avocat et ma mère juge, mon père est moins social que ma mère. J'avais les deux aspects. Mon père disait que les réfugiés avaient déjà de la chance d'être là, qu'ils osaient demander des soins alors qu'un américain ne pouvait pas se le payer, et ma mère elle prenait du recul sur la situation. Elle a choisi d'aider les réfugiés parce qu'ils ont quand même une place dans notre société. »*

*« Dans la famille on me disait que je faisais n'importe quoi, je recevais des jugements négatifs parfois, très positifs aussi par ailleurs. On se rend compte que les profils atypiques peuvent être très appréciés et arriver aussi par d'autres voies... à réussir, mais bon, qu'est ce que réussir? »*

*« Mes parents m'ont transmis un modèle contradictoire, ils m'ont tout donné pour m'épanouir, m'ont dit que c'était plus important de se développer personnellement, que de faire carrière, ou de réussir, ou pour le fric. Ca a été leur vie au début. Car en même temps ils s'inquiètent, ils cherchent de la sécurité, ils ont des boulots qui ne leur plaisent pas trop et m'incitent à faire des études. »*

La famille est alors vécue comme un espace où trouver l'énergie et la motivation pour réaliser ses aspirations personnelles. Elle supporte, elle encourage, elle pousse à « se

---

5 Nous nous concentrons sur la famille en tant que socle de la construction identitaire des individus, et nous n'aborderons pas la famille en tant qu'idéal à atteindre. Ce deuxième aspect a été pourtant souligné à plusieurs reprises par les volontaires, qui présentent parfois le couple et la parentalité comme une partie du tableau d'une vie future idéale, parmi d'autres éléments comme l'emploi, « avoir une bonne situation »...

réaliser », même lorsque cette réalisation n'est pas complètement en adéquation avec les valeurs de la société ou de la famille elle-même. Ainsi, de manière latente, la valeur de l'ouverture est transmise du même coup.

Une des pressions les plus fortes sur la réussite des enfants, en tout cas exprimée comme telle, est logiquement celle de l'argent. La valeur d'ouverture et la liberté de choix de l'enfant dans son parcours semblent résister dans une certaine mesure (et pour une partie seulement des volontaires) à la contrainte budgétaire familiale.

*« J'ai la chance d'avoir des parents à l'écoute et qui ont eu les moyens de me soutenir. »*

*« la famille ça va, ma mère se pose des questions et elle a peur que ça ne marche pas. Je pense qu'en m'ayant payé des études elle aurait bien aimé que je rentre dans le moule. »*

Pour d'autres, l'impact de la classe sociale est beaucoup plus marquant, et l'effort à faire pour trouver l'ouverture qui permet d'échapper au destin social (en terme de « réussite » sociale, mais aussi de valeurs, de culture...), requiert énormément plus d'énergie.

*« Je suis issue d'une famille nombreuse, mon père ouvrier, ma mère femme de ménage, il y avait un manque de réseau »*

*« Mes parents n'ont pas été plus affectés par cette histoire [les demandeurs d'asile Kosovars avec lesquelles je travaillais en SC], ça ne les a pas plus impliqués que ça, ce que je fais les dépasse totalement, je viens d'un milieu ouvrier et de la campagne il ne se sentent pas concernés par cela. Et avant que j'arrive dans ce milieu là c'était aussi à 10000 lieues de moi »*

Malgré la diversité apparente des témoignages, il semble se distinguer une tendance commune au soutien « coûte-que-coûte » des parents dans le parcours des enfants, aussi libre et aléatoire soit-il. Ceci peut éventuellement être le reflet de deux phénomènes complémentaires.

Le premier étant l'évolution rapide de notre société pouvant dépasser parfois les parents, qui alors font confiance aux enfants car ils les considèrent comme étant les plus à même de faire des choix pertinents. Cette carte blanche donnée aux enfants est d'autant plus systématique quand les parents croient eux-mêmes en une forme d'éducation « libérale ». En l'occurrence, c'est une éducation centrée sur le développement et l'éveil personnel de l'enfant qui doit construire son propre parcours, tout en ayant un soutien fort.

L'autre phénomène qui semble intervenir dans ce soutien sans faille, est lié à la pression exercée au moment du passage à la vie active. L'accroissement du chômage depuis 30 ans et le traitement médiatique qui en est fait, poussent les parents ainsi insécurisés à redoubler d'effort pour « mettre toutes les chances du côté des enfants »<sup>6</sup>, dans un contexte où les idéaux de réussite sociale se sont plutôt généralisés.

---

6 C'est aussi ce que Bourdieu entendaient par « le numerus clausus » chez les bourgeois. C'est à dire la réduction du nombre d'enfants dans la famille pour concentrer les efforts éducatifs sur le moins de têtes possibles. Par imitation les classes moyennes pouvaient entrer dans cette dynamique. Peut-être, pouvons nous constater qu'aujourd'hui ce phénomène s'est généralisé (sous la pression du contexte économique) au delà des classes dominantes, et que la « distinction » s'effectue donc par d'autres moyens.

Rappelons que cette tendance au soutien dans les choix personnels des enfants, avant d'être un fait objectif, est un ressenti de la part des volontaires eux-mêmes au regard de leur propre enfance. Il reste que c'est la sensation du soutien qui s'avère déterminante dans le cheminement vers la « vie active ».

Soulignons avant tout le fait que la famille semble constituer une ressource dans laquelle puiser de l'énergie pour affronter le monde et faire ses choix. Et le soutien envisagé précédemment s'effectue avant tout par la mise à disposition d'une source de modèle, de repères, de valeurs, vers laquelle les volontaires se tournent au moment où le besoin se fait sentir. Les parents qui eux connaissent potentiellement davantage la stabilité de l'emploi et la stabilité géographique, offrent par là un vivier de ressources dans lequel les enfants raccrochent leurs racines, au moment où ces derniers sont bousculés dans tous les sens par les aléas scolaires, professionnels, associatifs, passionnels... La famille est donc moins un refuge, un lieu de repli, qu'un point d'ancrage à disposition, sollicité de manière épisodique.

Et parfois, quand la famille joue davantage le rôle du cocon que celui de la ressource, s'exprime l'envie de redéfinir ces racines, de repositionner la famille comme point d'appui pour mieux s'ouvrir sur le reste du monde.

*« Ça fait peur à 26 ans je suis encore «Tanguy» chez mes parents et je veux "cotiser". »*

*« Je suis partie de chez moi, c'était compliqué avec mes parents, je suis allé à Paris, pour faire mon service civique. »*

En conclusion, la famille se présente comme un espace de stabilité et de respiration dans lequel la jeunesse vient se ressourcer, et non comme un lieu « refuge » comme le suggèrent les théories actuelles du repli familial<sup>7</sup>. Les ressources proposées par la famille semblent autant financières, que morales. Elle offre un appui inconditionnel dans les choix des jeunes, considérés comme les plus à-mêmes de dessiner leurs parcours. Ainsi la famille est un point d'appui essentiel qui assure les arrières d'une jeunesse en quête d'ouvertures, prête à vivre les aventures d'un monde social tourmenté.

Pourtant liés par la notion de racines ou d'origines, le territoire et la famille ne jouent pas un rôle également structurant dans la vie des volontaires. L'analyse qui tend à dire que le monde économique et social actuel transforme et fragilise les repères, s'applique davantage au repère territorial. Celui-ci fait l'objet d'un rapport assez ambigu, entre attaches sentimentales, et détachement « économique » obligé.

---

7 Le travail du cabinet ABD, de C.Avenel en 2003 et 2004, l'enquête « vie de quartier » 2001 de l'INSEE, tendent à démontrer que la désorganisation urbaine, le contexte d'insécurité (économique et sociale) auraient du entraîner une pulvérisation des familles et de leurs valeurs. Ils constatent au contraire qu'un retour des valeurs familiales est à l'œuvre. Que la famille devient le lieu privilégié de la réalisation individuelle, du bonheur, car c'est une instance qui propose une protection, un repli défensif face au monde. Nous sommes d'accord sur l'idée que le contexte économique et social bouscule les plus jeunes qui ainsi se tournent vers la famille. Mais leur rapport à la famille est moins celui d'un repli (et donc sous entendu, un refus de participer au monde social) que celui d'une ressource dans laquelle puiser pour mieux se réaliser dans ce monde en mouvement.

## Les racines territoriales

Le territoire est le nom que donnent les individus à un ensemble d'éléments qui dépassent largement la notion géographique de territoire. Il faut donc l'envisager comme le symbole, le blason, le titre que les volontaires donnent à un enchevêtrement de données culturelles, institutionnelles, politiques, traditionnelles, géographiques, démographiques, et plus généralement sociales. Désigner un territoire par son nom, c'est suggérer donc son système scolaire ou politique, son mode de vie, son lien social, ses valeurs tout autant que ses particularités paysagères ou géographiques.

Les entretiens réalisés auprès des volontaires font état de relations au territoire assez diverses. L'attachement au lieu de sa naissance est parfois très fort et cela entraîne une envie d'y développer des projets. A contrario, la mobilité nécessaire pour l'accès à l'emploi est parfois source d'éloignement plus ou moins choisi<sup>8</sup>. Si nous relient la question de l'attachement aux racines de son enfance, la propension à l'ouverture cultivée dans les familles, la plasticité des volontaires quant aux exigences du marché du travail, nous pouvons sans doute conclure à une tendance générale à la mobilité plutôt qu'à la fixation sur un lieu-racine, à la multiplicité des repères plutôt qu'à l'assignation identitaire à un territoire unique. Cependant, de manière plus minoritaire mais pas moins signifiante, nous retrouvons plusieurs preuves d'un enracinement fort à sa province d'origine, d'une envie de « revenir » sur ses terres, qui sont d'ailleurs souvent bousculées par les exigences du marché du travail en termes de mobilité.

Le désir de revenir sur son territoire, pour le « faire bouger », pour « ne pas oublier », est avant tout perceptible chez les volontaires qui viennent de territoires en difficulté. Qu'ils soient ruraux (désertification, manquant « de dynamisme »...) ou urbains (les quartiers difficiles, dits « sensibles »...) Les volontaires font de ces territoires un espace d'engagement salutaire. A l'image des migrants entre la ville et la campagne<sup>9</sup> qui fuyaient la ville pour se réaliser dans un espace rural déserté à « sauver » ou à « dynamiser », certains volontaires originaires de ces territoires souffrants, semblent déterminer à les redresser. En l'occurrence, ce sont avant tous les aspects sociaux et culturels qui sont pointés du doigt.

*« Je suis né vers Pau, j'ai beaucoup vécu là bas, je n'ai pas beaucoup de souvenirs de quand j'étais petite. Je suis béarnaise, j'assume, pour moi c'est important la culture locale, ça fait partie de nous de nos racines, c'est important de le valoriser, de partager, que ce ne soit pas oublié. »*

*« D'où je viens, c'est un quartier dit « sensible », on doit se battre plus pour réussir, j'ai envie de revaloriser l'image, de montrer que les gens ont un potentiel et qu'ils veulent s'en sortir »*

*« J'habite Colombes, c'est une plaque tournante (trafic) et j'étais dans un collège en ZEP réputé dangereux. Les jeunes d'ici sont mal vus car ils ne*

---

8 L'obligation de mobilité est généralement très bien intériorisée par les volontaires, Cf. IV Perception du travail. Ainsi le choix de se départir de ses racines pour trouver du travail n'est pas nécessairement révélateur d'un manque d'attachement à leur égard. Il s'agit davantage d'une intériorisation très poussée de la nécessité d'être mobile, au point que cela semble aller de soi, naturellement, malgré l'emprise affective du territoire sur les volontaires. D'une certaine façon, c'est donc la pression économique et sociale qui agit au travers des individus quittant aisément leur territoire d'attache.

9 Mouvement de population des années 2000 en France notamment, où les grandes villes atteignant leur « masse critique » perdaient sensiblement de leurs habitants, trop sujets au stress lié à un rythme de vie effréné. Ceux-ci choisissaient la campagne comme destination privilégiée pour son calme et parce que tout restait à construire. Ils y recherchaient un territoire spacieux et accueillant pour s'y installer et y lancer un projet souvent novateur (agriculture bio, artisanat...). Ils voyaient souvent dans ces territoires désertés un espace de liberté à conquérir et à « sauver ».

*peuvent pas s'en sortir à cause de la mauvaise réputation de la ville. »*

*« J'ai passé mon enfance dans le Lot. Arrivée à Toulouse je me suis aperçue que je n'avais pas eu de culture, j'ai envie de redescendre avec ça pour le partager... Apporter ce qui vient de la ville à la campagne, briser les a-prioris. »*

*« C'est clair que mon projet va se faire en Bretagne parce que je suis de là-bas, et que j'en suis partie avec cette idée, j'y connais du monde, du réseau... bien que je n'y ai pas encore pris la température. »*

Une affection forte pour les territoires ruraux est exprimée par ceux en étant issus. La difficulté de grandir dans un territoire isolé est autant mise en avant que l'enrichissement que cela apporte. Ainsi un regard hétérogène est porté sur ce passé, dont la douceur du cadre de vie est soulignée, sans pour autant oublier le manque de vie sociale et culturelle. Le fait de pouvoir sortir du milieu rural (conçu donc comme un espace clos) et d'avoir accès à la ville (synonyme d'ouverture sociale et culturelle) est même considéré comme une chance. A noter à ce propos le rôle de la famille qui joue le jeu encore une fois de l'ouverture.

*« Mes parents avaient une maison de campagne en plus de l'appart où j'ai grandi dans le 92, banlieue sud, donc avec des petits parcs. Mes parents sont aussi comme ça, ils aiment la nature, les animaux... Quand j'étais ado, j'ai rejeté un peu les week-ends à la campagne, mais j'ai toujours adoré les balades en forêt. Quand on est ado, on a pas forcément envie de buter les patates, passer son week-end avec ses parents... mais on a besoin d'un côté social qu'il y a peu à la campagne, de ses copains... »*

*« Je suis de Haute Loire, mes parents sont agriculteurs, en plein milieu de la campagne. Mes 18 premières années en Haute-Loire, puis études supérieures, j'ai 22 ans. La campagne est un cadre super exceptionnel pour grandir, mais ce n'est pas toujours facile, les moyens de locomotion manquent pour bouger où l'on veut ; je m'intéresse au domaine culturel car je n'avais pas un accès direct dans les grandes villes. Mes parents nous ont poussé avec nos frères et sœurs à sortir, on a réussi à bien combiner. »*

*« En Algérie j'étais dans un petit village et chez nous les filles ça ne sort pas beaucoup. La première fois que suis allé en ville c'était pour chercher mon passeport. La première fois que suis allée à Alger c'était pour quitter l'Algérie. »*

L'attrait du cadre de vie pousse les volontaires à se projeter dans une implantation sur ces territoires ruraux, tout en considérant avec lucidité, nostalgie et amertume parfois, la probabilité forte de devoir habiter en ville pour des questions d'employabilité. L'urbain pouvant même susciter de l'appréhension et de l'inquiétude chez certains.

*« La campagne pour moi c'est important, mais je m'aperçois que j'aime beaucoup la ville, pour la culture, les concerts, les transports en commun. Parce que chez moi à la campagne tout devient compliqué. Mais je ne me vois pas non plus habiter qu'en ville, car la campagne me ressourçe, je retrouve mes repères, dans le mode de vie. »*

*« J'espère trouver un emploi ou une formation dans les prochains mois, quitte à*

*monter à Paris, ville que j'appréhende et que je ne connais pas trop, je n'aime pas trop ce genre de ville, cette structure. »*

*« Paris est une ville pas faite pour moi, stress, pression, petits espaces, incitation à consommer, on est toujours un peu frustré. »*

Comme suggéré précédemment, la tendance est majoritairement à la mobilité.

Nous le verrons ultérieurement au sujet des stratégies d'accès à l'emploi, les volontaires développent dans l'ensemble une grande plasticité pour s'adapter aux « opportunités » que le monde du travail propose. En conséquence, contrairement aux propos précédemment cités, certains volontaires n'ont que très peu d'attaches à leur territoire, et de surcroît, peu d'appréhension au sujet du voyage ou de la ville. Ce qui fait sauter très rapidement les freins au déplacement pour répondre aux contraintes géographiques de ces « opportunités » professionnelles.

*« Avant je me limitais à ma région, aujourd'hui je veux booster mes chances et je suis prête à partir »*

*« J'ai grandi principalement en Savoie à Chambéry Je ne suis pas du tout attaché à un territoire en particulier, je peux déménager et bouger en fonction des opportunités. Y'a la famille et les amis, mais on reste en contact, j'ai aucune affection pour ce territoire. »*

La mobilité a aussi d'autres motifs que celui de l'emploi, notamment une certaine forme d'oppression sur son territoire, qui se joue au niveau des modes de vie, d'origines culturelles et en conflit avec des aspirations nouvelles, suscitées par la découverte d'autres territoires. Il s'agit alors de parler une autre langue, de rompre avec un style de vie (source de stress, ou aux valeurs dérangeantes), d'exister à une échelle plus grande (et plus libre) que celle de son territoire de naissance. Plutôt que de mobilité purement géographique, nous pouvons parler à ce sujet de mobilité mentale. Elle trouve en l'espèce sa définition dans un désir de se confronter à d'autres cultures, d'être en mouvement intellectuellement et de laisser le voyage façonner l'être. Cette mobilité mentale consiste également à décroquer ce qui identifie et territorialise l'individu (le territoire unique d'assignation, de naissance, de projet...). De multiplier et donc aussi de choisir ses racines, de diversifier ce qui constitue son identité.

*« Ça m'a permis de m'évader de Sarcelles, de connaître Paris et de parler une autre langue. A Sarcelles on parle un mélange de français d'Arabe et de Malien. C'est un mélange de toutes les langues »*

*« Je ne peux pas t'expliquer pourquoi la France m'intéressait, y'a pas une raison spécifique, j'aime la culture la langue, la façon de vivre. Ma famille et les gens me manquent mais pas les USA. Ici en France on prend le temps, le repas par exemple, discuter, bien manger... chez moi le repas dure 15 minutes. Il y a une culture des cafés ici, se poser, papoter. A New York, après la première année en France, je suis arrivé à l'aéroport., mon père est venu me chercher, y'avait pas de café ou de terrasse pour se poser, à part des Starbucks, ou des parcs, c'est pas la même façon de se détendre. »*

*« J'ai grandi à Pau, ma mère est allemande, mon père parisien, je me suis jamais sentie trop béarnaise, je ne me sens pas de là bas... après 8 mois en Asie, la mentalité française parfois me pèse un peu... mais j'ai quand même*

*pris la décision de m'installer là, me poser... ça fait un peu cliché, mais je me sens un peu citoyenne du monde. »*

Pour prolonger ce portrait multiple et nuancé du rapport au territoire, nous avons pu relever dans un nombre significatif d'entretiens une difficulté à « vivre avec » ses racines. Elles sont porteuses d'une identité marquée qui peut être la source d'une rigidité inconfortable quand l'individu sort du contexte dans lequel cette identité s'est construite. Autrement dit, le territoire transmet à l'individu un système de dispositions à agir, à penser, à sentir (autrement dit, un habitus) qui se trouve inadapté, contrarié, mis en porte-à-faux quand l'individu est confronté à un environnement social différent.

Cette confrontation peut subvenir quand les origines sociales et territoriales rurales croisent le champ scolaire, lié à l'urbain et à un mode de vie plus prestigieux. La conséquence de cette rencontre culturelle est parfois une mise en retrait de sa culture d'origine, dans le but de s'adapter à une nouvelle culture, qui domine l'environnement social nouveau. Il est remarquable de constater que cette acculturation est consciente, explicitée.

*« J'ai fait une fac de socio anthropo, il n'y a pas de fils d'agriculteur; Je n'exposais pas ma "ruralité". »*

*"... la famille, oui, on est tous de la même commune. Tous les midis c'est resto ouvrier chez la grand-mère. J'aurais du mal à quitter la Bretagne rien que pour ça. Ma petite copine aussi, elle est de la commune. On est un groupe. Y'en a qui ont voyagé, nous on n'a pas voyagé. C'est l'éducation qui fait ça. J'avais jamais fait ça vu que je n'avais jamais voyagé."*

Il faut noter que la culture des « origines » n'est pas systématiquement affiliée au territoire de naissance. Elle constitue parfois le résultat d'une première acculturation, d'un premier voyage qui a demandé une adaptation des systèmes de dispositions des individus. Et c'est le fruit de cette adaptation qui fait « origine culturelle ». Ainsi un nouvel habitus se construit sur ce deuxième territoire, et ensuite l'individu le porte de manière plus rigide tout le long de sa vie.

*« Je suis de Lyon. Mon enfance c'était l'Afrique Australe mais je suis Lyonnaise. Mes parents travaillait au Botswana et je n'ai pas réussi à faire le deuil de l'Afrique. Quand je suis rentré en France c'était le béton, une école en béton, alors qu'en Afrique je vivais toute nue. Je suis une Africaine blanche et j'ai plus de souvenirs là bas qu'ici. Je me sens bien avec les blacks et mes amis blancs me trouvent différente des autres. »*

Les volontaires soulignent les contextes différents auxquels ils ont du s'adapter et remarquent les particularités des comportements qu'ils ont observés. Ces rapports obligés à différentes cultures forgent chez les volontaires des capacités d'observation et d'analyse. Ils progressent vers une relation distanciée et objective face au contexte social rencontré. Cette intelligence développée dans le rapport à l'autre et à la société, est une source indiscutable d'énergie pour agir sur ce territoire. Elle donne du sens aux réalités sociales et éclaire les pistes d'action. C'est une arme importante pour défricher le champ de l'engagement et entrevoir des buts à atteindre, tout en ayant une prise forte sur le territoire.

*« En Afrique, au Rwanda, la parole adulte est valorisée par le plus jeune, respectée, ici on parle d'égal à égal, on se tutoie rapidement. Là-bas l'éducation coute très cher, on sait le prix que ca coute d'être à l'école. Ici on peut discuter en cours, y'a du bordel... Là-bas on ne mangeait pas le midi, on jouait au foot, on buvait de l'eau, on revenait en cours, on était content. Ici on a tout, et donc je les trouvais un peu capricieux ».*



## II/ Ecole

*"Pour l'instant mes études sont en Stand-by, J'arrête là parce que j'ai fait trois ans de licence et arrivé au master j'ai été dégoûté."*

Sans utiliser explicitement le terme, les témoignages recueillis évoquent des formes de traumatismes à l'école. C'est un sujet récurrent dans les entretiens, qui relatent des souvenirs douloureux liés à l'apprentissage, à l'orientation, au cadre scolaire... Dans l'ensemble, l'école est décrite comme un monde avec des exigences particulières, auxquelles il faut se plier pour réussir. Et la notion de réussite est très vite intégrée comme un processus logique partant de l'école jusqu'à la carrière professionnelle. Les deux types de réussite, scolaire et professionnelle, seraient liés mécaniquement, l'une entraînant l'autre. La pression dès le plus jeune âge est donc grande, car rencontrer « l'échec » scolaire étant enfant, c'est augmenter les probabilités de connaître la galère à l'âge adulte. Ces horizons obscurs de « l'insertion » professionnelle mettent indéniablement la pression sur les parcours scolaires dès le plus jeune âge, ce qui fait ressentir d'autant plus douloureusement l'adaptation aux codes culturels scolaires. Si on ne s'adapte pas, on risque la relégation mécanique.

La perspective de la réussite professionnelle place les parcours scolaires sous tension, ce qui oppose évidemment plusieurs obstacles à l'apprentissage, au plaisir, et finalement à l'insertion professionnelle elle-même.

L'école républicaine constituée philosophiquement comme un univers à l'abri des pressions sociales pour favoriser le développement et l'émancipation d'un individu libre, a donc glissé vers un espace perméable et ouvert sur le monde économique et professionnel. Il y est moins dispensé des bases, des savoirs communs et nécessaires à la construction de l'individu, que des savoir-faire, des comportements calés sur le modèle professionnel, dans la perspective de l'employabilité.

Le traumatisme de l'adaptation au monde scolaire révèle donc ce glissement d'une école, où il est moins question de connaissances à acquérir, que de comportements auxquels se conformer. Si nous parlons de tension ou de pression, c'est qu'il y a derrière ce constat un paradoxe qui tiraille l'individu entre deux objectifs difficilement réalisables en même temps.

Le premier relève d'un principe de réalité intégrant les données économiques et sociales convergentes depuis 30 ans en matière d'emploi, d'études et de chômage. Il conduit à l'intériorisation forte (au sens d'assimilation) de l'idée communément admise que la réussite scolaire est une condition unique à la réussite professionnelle. C'est un objectif de réussite, par étapes, les premières conditionnant les suivantes.

Le deuxième objectif découle du paradigme de l'individu-sujet, qui serait au centre d'une société laissant libre cours au développement de soi et de l'épanouissement différencié de chacun. Il s'agit donc de devenir un individu unique, faisant ses propres choix, fort de ses origines, de son histoire, de ses valeurs et aspirations personnelles. Et d'ailleurs, cet objectif est également diffusé par notre école.

Or, pour réussir dans une école qui attend des élèves des comportements spécifiques et de plus en plus « professionnalisant<sup>10</sup> », il faut s'adapter. Autrement dit, si avant d'entrer à

---

10 Cela ne veut pas dire que l'école n'est plus ressentie comme théorique, ou qu'elle intègre très bien les pratiques manuelles, artistiques, ou qu'elle fait un lien avec le monde professionnel. L'idée développée ici consiste plutôt à dire que l'enseignant base de plus en plus ses critères de jugement des élèves, souvent de manière inconsciente, sur l'adaptation réussie ou non au cadre scolaire, sur l'adoption des bons comportements, qui sont souvent très liés à

l'école l'individu n'a pas déjà les dispositions pour acquérir « naturellement » ces codes comportementaux, il doit s'oublier. Mais s'oublier dans une société qui demande à chacun de se différencier, de suivre ses propres choix, de développer ses propres aspirations, relève d'une tâche ingrate et frustrante, car profondément paradoxale. Cette démarche contradictoire pourrait se résumer ainsi: continuer à être docile vis à vis du cadre imposé, tout en renforçant perpétuellement ses aspirations à en sortir.

Et finalement, cette gymnastique délicate est sûrement la pratique que transmet le mieux notre école. Car plus tard les volontaires font tous la démonstration d'une plasticité étonnante sur le marché du travail, une capacité d'adaptation déconcertante aux rôles professionnels, tout en gardant chacun des formes de révolte, d'idéaux, d'engagements et d'aspirations uniques.

Il faut remarquer que ce traumatisme scolaire, qui fait suite aux paradoxes inhérents à notre école, est d'autant plus fort que beaucoup font reporter leur reconnaissance sociale, leur existence, sur le fait de réussir ou non à l'école. Le crédit donné par l'école est donc encore fondamental, d'abord aux yeux des institutions (dont l'entreprise), mais surtout concernant l'estime de soi.

*« J'ai passé mon BEP, plusieurs années après avoir arrêté mes études. Ca m'a permis de comprendre que je savais faire quelque chose, que je valais quelque chose ». (phgh)*

*«J'ai eu le bac et permis en 2009, le bac c'était un exploit, car j'étais nulle, j'avais 3 de moyenne et au final j'ai eu le diplôme, je retiens donc cette année comme un tournant qui m'a donné confiance en moi » (phgh)*

Ainsi, nous le verrons plus loin, le cadre scolaire et la docilité qu'il suggère à son égard est souvent un frein pour la prolongation des études, mais en même temps, une grande partie des entretiens révèle une motivation persistante face aux obstacles. Certains ont du se mettre entre parenthèse pour passer les étapes sans accroc, et les récits de vie montrent bien ce processus et la détermination qu'il requiert.

## **L'école et ses cases**

Les souvenirs scolaires sont peuplés de ces instants où l'individu n'a pas été réellement pris en compte.

*« Je m'intéresse à l'environnement. On m'a dit: - t'as qu'à faire une lère S. Là, j'ai l'impression d'avoir rien appris. On a essayé de me débiter un contenu qui était souvent à côté de ce que j'avais envie. »*

Plutôt qu'un désir de pratique ou de concret, le reproche qui est fait à l'enseignement académique est peut être davantage à chercher dans les dimensions cachées du savoir transmis, dans ce qu'il a de contraignant et qui s'insinue entre les lignes des programmes scolaires. Par exemple, la géographie apprise lors d'un voyage est perçue comme libératrice, alors que celle des programmes serait barbante. Allons chercher l'explication au delà de la forme de l'enseignement plus ou moins séduisante selon les deux cas, et au delà de l'aspiration à un savoir palpable et grandeur nature. Il est question ici du cadre de

l'enseignement et des valeurs sociétales non-dites, les modèles implicites, qui s'immiscent de manière latente dans la relation pédagogique. Le voyage n'a pas de vertu utilitaire et ne vise ni la sélection, ni l'insertion, ni la réussite, et donc déleste l'enseignement de la pression sociale contraignante, qui existe à l'école.

*« Lors de tous ces voyages, là enfin la géo et l'histoire prenaient de grandes dimensions, plus concrètes, pas barbant comme au lycée. »*

Les volontaires regrettent donc souvent que la discipline scolaire<sup>11</sup> passe avant l'éveil de chacun. Il ressort des récits de vie que les souhaits de chacun ne sont pas réellement entendus, et que l'école n'est pas prête à s'adapter aux individus. Car effectivement, ce n'est peut-être pas son rôle, il lui revient plutôt de socialiser les membres de la société, en leur transmettant la culture nécessaire à l'existence sociale, mais aussi à la cohésion sociale de l'ensemble. Donc l'école, par définition, en tant qu'instance de socialisation existe afin que les normes et valeurs sociales soient intégrées par les individus « en construction ». L'autocritique et le doute ne sont donc pas légion au niveau institutionnel, car l'institution garantit les valeurs communes, autrement dit, elle garantit l'ordre. Il revient donc aux individus de se plier. Les volontaires développent la perception d'une école qui fonctionnerait comme une bulle sans lien avec le reste du monde et qui pourrait continuer ainsi longtemps sans se poser de question.

*« Marre d'apprendre par cœur. L'enseignement académique ça me convient pas, j'ai besoin de pratique et de choses concrètes... J'aimerais que ce soit poreux entre le système académique et le système alternatif. »*

Se plier est bien sûr un acte difficilement compréhensible à un âge où l'individu est sollicité de toute part pour être lui-même. Alors, élèves et étudiants passent les étapes de la scolarité en se pliant, tout en gardant en tête que l'école devrait en faire autant. Lors de ce parcours du combattant, les ressorts de la motivation des volontaires sont remarquablement résistants.

*« Depuis que je suis petite, j'ai beaucoup agacé mes maitresses et profs, car on survolait trop les choses en cours, en primaire je posais les questions qu'il ne fallait pas que je me pose. Depuis petite je me débrouille pour trouver les ressources qu'on ne voulait pas forcément me donner. C'est passé par la lecture, la bibliothèque dès que j'ai su lire. »*

*« Mes profs m'ont tous dit au lycée que "l'université, ce n'était pas pour moi, que je n'y arriverais pas", mais le fait d'être libre et autogéré m'a permis de me dévoiler, de relever le challenge, de finir ma licence »*

*« J'ai eu des bonnes notes, j'ai choisi de faire mes études dans l'Etat de New York, une petite fac, qui s'appuyait sur la méthode du « liberal-arts », on ne se spécialise pas, c'est une ouverture pendant deux ans sur tous les cours. J'évitais les sciences et les maths, j'ai fait de la socio, de la littérature, de l'anthropo, pour élargir mes horizons, découvrir... je trouve ça dommage qu'en France il n'y ait pas de suivi à la fac et qu'en plus on soit obligé de nous spécialiser très tôt et de nous enfermer dans une voie dans laquelle on ne peut sortir. J'ai pu faire ce programme d'échange ici et revenir aux USA finir mes études. »*

---

11 Au delà de sa tenue en classe, c'est à dire en prenant en considération une manière d'écrire, de s'exprimer, de participer à la vie collective...

Le vécu de l'école fait état d'une institution qui travaille davantage à la socialisation des individus qu'à leur éveil. Elle est un outil de transmission de certaines valeurs, de modèles jugés comme socialement désirables ou « normales ». Et quand la société est en prise avec le chômage, les inégalités sociales, les discriminations, l'école peut malheureusement se faire l'écho de cette réalité là.

*« Un professeur de français a manqué de respect à un élève black: quand on a un statut, on n'a pas le droit de dire ça. Ce que je n'ai pas aimé dans cette école c'est qu'on disait : « si ça te plait pas, retourne dans la rue. » »*

## **Parcours de désorientation scolaire**

A l'image du tumulte du marché du travail, où il est désormais admis qu'un travailleur risque de changer de métier et de territoire plusieurs fois dans une carrière, l'école trimbale, balade, bouscule et fait parfois perdre la raison, sous prétexte d'orientation. Plusieurs fois la notion de « chaos » est utilisée pour décrire les parcours scolaires. Encore une fois, notons que malgré une expérience jonchée d'obstacles, il ressort une grande énergie, une motivation et une détermination endurantes ainsi qu'une certaine forme de fierté d'être arrivé quelque part. Sans boussole fiable, le chemin tortueux de l'orientation scolaire est perçu comme un horizon indépassable. D'après les volontaires qui « s'en sortent », le mérite de cette réussite ne revient qu'à eux-mêmes, qu'à leurs qualités personnelles qu'ils découvrent à cette occasion, et qu'on leur a parfois refusées jusqu'alors.

*« Je me suis rendu compte après le BTS que le social n'est pas mon secteur j'ai fait une licence pour ne pas m'arrêter et déterminer la suite [...] puis j'ai fait un Master métier de l'enseignement et de la culture, je n'ai pas pu rester plus de 3 jours, car ils voulaient tous être professeurs des écoles. »*

*« Toute une vie je me suis paumé dans des études (3 ans d'anglais sans licence, un BTS tourisme, mais pourquoi faire? puis une licence science de l'éduc sans valider...) le point commun de tout ça c'est l'international. »*

*« Dans ma vie, mon parcours est criblé d'erreurs d'orientation, j'ai été influencée par mes parents et par des conseillers d'orientation, j'ai toujours été intéressée par les arts, les travaux manuels, mais j'avais des bonnes notes alors j'ai fait un bac S spécialité math qui m'a fermé beaucoup de portes mais ma permis d'apprendre la rigueur, j'ai été assez fière de moi d'avoir réussi à avoir un bac avec mention. »*

L'orientation est une exigence sociale très pressante, très tôt dans la scolarité, et de multiples intervenants entrent en jeu. De la famille, à l'équipe pédagogique en passant par les conseillers d'orientation, le nombre de boussoles est croissant, mais toutes affichent des directions différentes, liées à leurs polarisations différentes, leurs points de vue diverses sur l'individu à orienter.

*« Depuis la primaire je voulais faire du droit (un idéal de justice), être juge... déçu en droit j'ai persévéré sans joie. Au milieu de la troisième année (en pleine déprime dans ce milieu individualiste de droite) on m'a poussé à continuer... ma mère, ma famille, mon entourage. »*

En plus de cette difficulté, l'argent entre parfois en ligne de compte, et malheureusement, joue le rôle de la boussole ultime qui tranche en dernier lieu.

*« J'ai arrêté mes études du jour au lendemain, j'ai fait un bts en communication, puis une licence info-com, dans la culture et la communication, à St-Etienne. J'ai fait une licence choisie par défaut, c'est pas la première que je voulais, puis j'avais pas les moyens financiers de partir plus loin, donc il y a eu de la frustration derrière ça... la licence ne me plaisait pas du tout. On nous pousse à faire des études sans vraiment trop réfléchir à ce que je voulais vraiment, je faisais ça car j'aimais bien, c'est tout »*

L'existence de perspectives professionnelles n'est pas instinctive ou automatique chez chacun. Plus que de connaître les différents champs professionnels et leurs métiers concrets, avoir une idée de ce que l'on « veut faire plus tard » nécessite une connaissance de soi, ce qui est d'autant plus difficile quand l'individu est en construction<sup>12</sup>. L'organisation du travail (entreprises, associations, administrations...) est sans cesse en demande de travailleurs mieux formés à la sortie des études<sup>13</sup>, les étudiants eux-mêmes réclament plus de concret, de manipulation, de pratique, de liens avec l'entreprise, et l'éducation nationale se réforme principalement dans ce sens, en misant sur les passerelles entre le monde professionnel et l'école. Cette évolution provoque une pression supplémentaire chez l'étudiant qui est obligé de penser son parcours scolaire en terme de métier avant tout, comme le dicte son environnement.

Or, quand l'individu n'a pas de « perspectives professionnelles », l'école est assez désarmée face à cette situation. Que faire quand un élève n'a aucune idée du métier qu'il veut exercer? La réponse sous forme de tests informatiques établissant « des profils professionnels » est souvent une fuite en avant plutôt qu'une boussole fiable. Suite à ce parcours de *désorientation*, l'élève ressent cette absence de perspective comme un « manque » anormal et inquiétant. Ce qui montre bien à quel point l'éducation est passée de l'apprentissage d'un savoir commun aux objectifs émancipateurs, à la formation de futurs travailleurs dont on évalue les comportements et les savoir-être. Ce glissement n'est pas total cependant. Il provoque donc un vrai paradoxe dans les murs de l'école, car l'objectif du savoir commun né de la philosophie républicaine est encore effectif. Le concilier avec une approche professionnalisante et individualisée est source de troubles pédagogiques qui brouillent le message de l'école. Au milieu de cette complexité ressentie par les volontaires, chacun tire plus ou moins son épingle du jeu en fonction de ses qualités personnelles. Il faut d'ailleurs noter que malgré l'absence de certitude concernant l'orientation, l'envie « d'avancer » est déterminante chez les volontaires « désorientés ». Cela questionne en tout cas l'effectivité du principe égalitaire affiché à l'école, à partir du moment où la « réussite » dépend des dispositions de chacun.

*« A 18 ans certains savent ce qu'ils veulent faire, ce n'est pas mon cas, j'étais intéressé par beaucoup de choses, sans savoir ce que je voulais, on nous balance comme ça après le bac... ici à l'ISC, on se recentre, on fait le point, ils vont pouvoir m'aider à leur niveau, nous faire avancer. »*

*« En 3eme, pas grand monde sait ce qu'il veut faire, j'aime bien les animaux, sans vocation spéciale dans l'agriculture, mais je me suis quand même enfermée là-dedans, BTS gestion de la faune sauvage. Ca ne m'intéressait pas*

---

12 Et peut-être ne cesse-t-il jamais de l'être...

13 Il faudrait qu'ils aient déjà une expérience professionnelle avant même la fin des études

*au final, je ne me suis pas impliquée, ça a été chaotique dans mes études, j'ai plus fait la fête que bosser. Ce n'est pas pour ça que je n'arrive pas à avancer, ça m'a permis d'avancer d'évoluer et de devenir ce que je suis. »*

### **Sélection, relégation et tremplin**

Les volontaires, malgré la difficulté du parcours, semblent majoritairement jouer le jeu de l'école et de son processus de sélection. Ainsi l'école a été décrite comme un tremplin, influençant l'estime de soi. C'est donc un moyen d'acquiescer de la confiance, parfois au prix d'une adaptation lourde.

*« Ici, j'ai postulé pour la filière emploi formation, pour trouver une entreprise en alternance en infographie. Ça fait longtemps, pas d'idée précise, car j'ai eu un parcours scolaire très très chaotique, deux classes en France, deux en Italie, j'ai arrêté l'école, j'ai repris en 2008, j'ai eu un BEP, je l'ai fait en un an au lieu de deux, je suis arrivé j'en savais moins que les autres, je suis sortie avec plus, puis mon bac en 2 ans au lieu de trois, j'ai réussi en 2011, avec une mention »*

La compétition scolaire est donc plutôt acceptée dans l'ensemble, au sens où elle n'est pas remise en cause, car l'individu rejeté s'en prend davantage à lui-même qu'au système de sélection. Mais ce n'est pas parce que ce dernier est admis comme tel sur le moment, que les volontaires n'aspirent pas à un système moins sélectif, basé sur l'éveil de chacun avant tout<sup>14</sup>.

*« L'école qui m'a été refusée était en stylisme modélisme. Je n'ai pas de regret mais la sélection est dure, il y a énormément de demandes. Mon dossier n'était pas assez bon. »*

*« J'ai essayé de rentrer en 3ème année mais je n'ai pas réussi, je suis allé à la Fac (pour mes parents), en socio. Mais j'ai stoppé pour aller faire du bénévolat. »*

Au delà de leur expérience scolaire personnelle, les volontaires ont une conscience fine des enjeux sociaux liés à l'école égalitaire, aux filières de relégation, à l'évolution de la place de l'école dans la société. Il est très intéressant de relever chez eux cette capacité à établir une distance (et des passerelles) entre leur vécu subjectif parfois douloureux, et une analyse objective en terme de valeurs politiques au niveau sociétal.

*« J'étais dans un collège, mais le niveau du CAP c'était dérisoire, le niveau était trop faible. C'était un peu le bordel, le lycée où j'étais. La prof d'éco, elle ne faisait pas ses cours. Les élèves ont profité de la situation. Je n'ai pas eu les bases de maths en 6ème alors en troisième c'était chaotique. »*

*« J'étais un peu à l'écart, très studieux, le soir je ne sortais pas trop, j'ai jamais trop eu cette envie, donc j'ai suivi des chemins différents que les gens avec qui j'ai grandi. Pourquoi ai je réussi? Les autres ont connu des défaillances... On laissait passer les gens qui n'avaient pas le niveau parce que ça coûtait cher, le redoublement était un privilège. Du coup les plus mauvais ne se sentent pas légitimes en cours, dans cette situation d'illégitimité, au lieu d'être*

---

14 Cf. lors de notre jeu de société, la proposition systématique de mettre en place les méthodes Freinet et Montessori, la volonté d'abolir la notation et de repenser les systèmes d'évaluation qui ne mettent pas les étudiants en compétition.

*marginalisés, on recherche d'autres formes de reconnaissance, ça passe par l'humour, par la force, par la violence, on fait le mariole pour ne pas être oublié. C'est ce que j'ai observé. »*

*« Je suis arrivé dans l'Essonne. J'étais dans une classe avec beaucoup d'étrangers, qui avaient vocation à suivre la scolarité en français sans le pré-requis de la langue. On avait 7h de français par jour, et quelques cours de maths... on s'intégrait direct après en classe de 6ème et scolarité classique. J'étais dans un collège, pas classé en ZEP au début, un bon niveau, une bonne mixité, des enfants de classe moyenne, cités, banlieues, puis après la ZEP a tout radicalisé, créé une instabilité dans l'équipe pédagogique, on passait 3 mois sans cours de français. Le prof d'histoire, il a pris ça comme une menace, "après la ZEP il n'y a plus rien, saisissez votre chance maintenant" »*

*« A cette époque apparition des SEGPA, toutes ces structures de relégation. Où l'on stigmatise beaucoup. Aujourd'hui ça commence en 6ème, ça détruit l'enfant, il arrive au collège, il est dans une voix de garage. Pour valoriser l'implication des enseignants, le SEGPA est payé en heure sup, sauf que les enseignants les prennent en plus, mais n'ont pas les moyens de s'en occuper, le temps, pour donner l'attention et la qualité dont ces enfants ont besoin. »*

Des racines territoriales et familiales jusqu'à la sortie de l'école, la vie des volontaires a été marquée par des points de rupture, de changement, qui ont déterminé leur choix. Cette notion de rupture est intéressante car souvent les volontaires la décrivent comme un moment clé de leur orientation, contrairement au travail réalisé à l'école. L'impact de cet instant clé reste subjectif, et les volontaires minorent certainement le rôle que l'école a joué dans leurs décisions. Malgré tout, si l'on en reste à ce constat à fleur de peau, évoquant des ruptures sociales aussi aléatoires que déterminantes, cela renvoie une image d'un monde hasardeux et mouvementé, dans lequel avoir prise sur ses propres trajectoires est très délicat. Cette analyse basée sur un constat subjectif reste à priori opérante, car elle coïncide avec le rapport que les volontaires semblent développer avec leur famille, le travail, le territoire... C'est à dire une propension à miser sur les opportunités, sur la chance, sur les réseaux, en « multipliant les pistes », grâce à une ouverture et une malléabilité assez courageuses.

### III/ Ruptures

Les récits de vie des volontaires mettent régulièrement en exergue une rupture dans la continuité du parcours, un accident dans la linéarité de l'expérience, qui fait sens pour la suite. Là où précédemment les indicateurs de l'orientation faisaient en partie défaut, la rupture constitue un point de bascule qui projette l'individu dans une trajectoire beaucoup plus claire et significative pour lui-même.

#### **Le tournant**

Les notions de tournant, de rupture, de pivot, de charnière ont été avancées à plusieurs reprises, au moment où les volontaires décrivent un point historique marquant dans leur parcours. Une expérience ponctuelle ou temporaire qui a été bouleversante au point de laisser des traces indélébiles sur le reste du parcours, voire même de l'orienter brusquement vers un autre cap.

Le tournant peut résulter d'un auto-apprentissage, d'une découverte sur soi, d'une volonté de sortir d'un rail trop contraignant. Par exemple, prendre le temps, faire une pause, respirer, permettent de repartir avec un nouvel éclairage sur soi et sur le monde. Ceci est également révélateur d'un environnement anxiogène pressé par une course après la montre dont on perd le sens au bout d'un temps.

*« Dans le passé j'étais angoissé, je me posais beaucoup de questions sur la société. Maintenant j'ai appris le mécanisme du "lâcher prise" je peux me calmer et faire une pause »*

*« J'ai fait une année sabbatique pour me trouver, ça m'a fait prendre conscience que je méritais mieux [...] ça m'a donné un cadre, ça m'a permis de rentrer dans une autre dynamique »*

Le point de pivot est aussi la conséquence d'une rupture familiale, quand la pression monte et éclate, que rien ne sera ensuite comme avant.

*« Quand ma mère m'a dit de me débrouiller, j'ai dû prendre les responsabilités de ma vie pour de bon. »*

*« J'ai passé une période de ma vie dangereuse : des conflits familiaux, j'ai échappé à de grosses pressions familiales. Je suis aujourd'hui toute seule, j'ai pris mon indépendance. C'est suite à cette histoire que j'ai poussé la porte d'une association hyper accueillante qui m'a aidée dans les démarches administratives et où j'ai construit mon engagement. »*

Ces bouleversements agissent comme des révélations que l'on se fait à soi-même dans un moment clé. Ce qui est révélé à ce moment, c'est le sens des choses, du monde, de ce qui nous entoure. C'est à cet instant précis que l'action devient évidente, car elle s'inscrit dans un contexte, une lutte, dans l'histoire... L'action devient donc significative pour l'individu car elle s'exerce au nom d'une cause qui le dépasse, dont le sens est ainsi révélé.

*« La première année j'ai raté mon bac la deuxième année je l'ai repassé en MOREA mais j'étais en mission pour Haïti. Quand je suis revenue je me suis dit c'est le terrain qui m'intéresse, la vie active. »*



*« C'est la déclaration de Sarkozy en 2005 [ "je nettoierai les banlieues au karcher" ] qui m'a révolté et donné envie de m'occuper des jeunes de ma ville et de mon quartier classé ZEP. Avec le projet d'éduc spé c'est la première fois que je me projette dans le futur »*

*« Y'a eu aussi un déclic avant le passage à l'action, la mort d'un copain qui est décédé il y a maintenant 9 mois. Il a eu un accident de moto, ivre, cannabis, la totale, on s'est dit "c'est pas possible, comme il en est arrivé là, il vient juste de s'en sortir?" on est arrivé à un constat sévère, sa mort était logique, tout ce qu'il a fait le conduisait à cet évènement, donc autant tendre la main, à ces petits délinquants juvéniles, c'est ce qui m'a motivé pour passer à l'action. »*

L'idée de « déclic » renvoie à une forme de continuité lisse qui à un moment donné s'interrompt pour prendre une forme différente et irréversible. Cependant, nous pouvons supposer que ce déclic n'intervient pas totalement par hasard, comme le suggèrent souvent les volontaires. Leurs récits font état d'un monde hasardeux duquel ils tirent du sens par salves aléatoires et imprévisibles. Cet état de fait est valable dans la mesure où il est ressenti subjectivement ainsi, donc il a un impact réel dans la conscience que chacun a de son parcours, et donc aussi dans son quotidien. Malgré cela, nous pouvons émettre l'hypothèse que ce déclic n'interviendrait pas si les ingrédients nécessaires à son déclenchement n'étaient pas réunis. Ceci suppose donc que ce tournant est parfois préparé en amont, car il demande certaines dispositions, possiblement acquises de manière inconsciente tout au long du parcours. C'est éventuellement à ce niveau là que nous pouvons redonner à l'école le rôle qui lui a été dénié jusqu'alors dans notre analyse. Un rôle émancipateur. L'école donnerait les bases nécessaires à une prise de conscience, qui interviendrait hors du cadre scolaire. Pour comprendre les enjeux sociaux des banlieues, d'Haïti, de la drogue, de la délinquance, et pour qu'ils se révèlent de manière manifeste un jour, il faut avoir les dispositions, les pré-requis pour accepter cette révélation. Il faut être prêt, et l'école, au même titre que les médias, le groupe de pairs, la famille, l'environnement local, préparent à cet instant là. Mais étant donné que la révélation advient en dehors du temps scolaire, médiatique, familial (...) l'individu l'interprète comme autonome, auto-générée par les faits qui l'ont déclenchée. Le tournant est donc certainement la conséquence d'un processus de maturation, dont l'évènement « pivot » marquerait l'aboutissement. Mais ce dernier n'en est peut-être pas à l'origine contrairement à ce que les récits suggèrent. Si nous osons ce genre de métaphore, le fruit mûr tombe grâce au coup de vent, mais ce n'est pas le coup de vent qui le fait murir. Cette révélation était donc potentiellement latente.

### **La prise de confiance**

La question de la confiance en soi et en son projet est omniprésente à travers les discours des volontaires. Le fait de prendre confiance survient pendant ou après un évènement pivot.

*« Au niveau personnel ce qui m'a étonnée [pendant mon service civique] c'est que j'ai su prendre une distance et que je ne savais pas que j'avais les épaules assez fortes pour travailler avec ce public [demandeur d'asile], avant je ne pensais pas en être capable »*

*« Quand on est dans son cercle, on est à peu près sûr d'être soutenu et conseillé, dans un pays comme ça, on se retrouve souvent seul, dans un pays qui ne parle pas ta langue, qui ne parle pas anglais, il faut trouver les ressources en soi, y'a pas d'échappatoire. »*

*« Je me demandais pourquoi les gens étaient méchants avec moi. Je me croyais pas normal. J'étais très critiquée pendant un gros bout de ma scolarité. Un jour je me suis dit « merde, je suis différente mais je suis moi, et j'ai le droit d'exister, et je passe au dessus ».*

*« Cette année je n'ai pas vu le temps passer, car je me suis investie dans ma mission, mais je m'en foutais, j'ai dit merde à tout le monde, je l'ai fait. »*

Les ressorts de la prise de confiance qui survient lors d'un événement marquant, sont sensiblement les mêmes que ce que nous avons nommé précédemment « révélation latente ». Tous les éléments conditionnels à la prise de confiance en soi étaient certainement déjà présents avant l'évènement. Mais c'est ce dernier qui a servi de catalyseur, d'agent transformateur, et d'ailleurs les volontaires ne retiennent que lui. Or nous pouvons peut-être imaginer que cette événement a avant tout permis un regard neuf sur le passé, permettant de réinterpréter plus positivement son parcours. Autrement dit, ce déclencheur met en valeur les points positifs et rassurant de l'histoire personnelle, il les éclaire et leur fait prendre le pas sur le reste.

En cela, l'expérience en service civique est foncièrement déterminante, car elle se constitue souvent dans un espace protégé et assez rassurant qui permet de se connaître sous un nouveau jour. Le cadre du service civique facilite manifestement la prise de confiance en soi puisqu'il est possible d'expérimenter à moindre risque, des manières d'être et d'agir, des projets et des envies, que la « vie active » sanctionnerait spontanément.

*« Le service civique m'a donné plus de confiance en moi et m'a permis d'oser dire mon projet. Avant j'avais beaucoup de remarques négatives sur mon intention mais maintenant le regard des autres pèse moins et de toute façon ça ne regarde que moi. Ma famille (mes sœurs dans le commerce, niveau licence) me mettait en garde face à l'impossibilité de créer mon entreprise avec un Cap. »*

*« J'ai du m'adapter, y'avait pas d'endroit fixe. Aujourd'hui je vais devoir m'adapter à autre chose, et ce sera peut être pas aussi énorme que ce que je pense. Je reste un peu effrayée par l'inconnu. Je suis assez timide, et renfermée, j'essaye de sortir de mon petit coin, le SC m'a aidé dans ce sens là. C'est un échec duquel j'ai appris beaucoup. »*

Le service civique, par l'expérimentation, l'engagement, et l'accompagnement, peut donc faciliter la relecture de son propre parcours avec un regard bienveillant, facilitant la prise de confiance. Il joue donc à ce titre un rôle crucial dans le parcours du volontaire.

Cependant, beaucoup de volontaires restent assez déstabilisés par la suite à donner aux événements. Cette instabilité post service civique se retrouve à plusieurs niveaux. Elle est palpable au travers des attentes formulées concernant le séminaire proposé par l'ISC, qui sont motivées par des doutes personnels encore très forts quant aux choix à prendre dans son parcours professionnel.

*« J'étais parti vers l'Institut en me disant qu'ils offriraient des partenariats, des grands groupes... Je redoute l'après service civique. Je suis dans une recherche d'emploi. »*

*« Je suis dans une période d'incertitude »*

*« Je cherche un éclairage »*

Le doute est aussi tangible au travers des projections dans une vie active ultérieure, qui semblent dépasser l'individu. Elle est encore parfois perçue comme inatteignable, et certains volontaires se sentent encore parfois mal armés malgré l'expérience en service civique.

*« Je sais ce que je veux aujourd'hui, maintenant est-ce que j'arriverai à le faire reconnaître? Je ne pense pas avoir les armes pour affronter la techno-structure, je ne la connais pas assez et dois m'aguerrir pour ne pas faire n'importe quoi. »*

Le manque de confiance persistant après le service civique est souvent exposé parallèlement à un besoin de repères ou d'éclairage. L'environnement (institutionnel, professionnel, associatif...) est complexe et parfois obscur. Il est délicat de savoir exactement où l'on se situe dans ce tumulte. L'impression de perte, de flou, vient alimenter à nouveau le manque de confiance dans les directions prises jusqu'ici. Alors un besoin d'acquisition de compétences plus spécifiques au moyen d'expériences nouvelles se fait ressentir. Là aussi, la pression sociale est si forte, l'individu a tellement intégré le discours qui tend à dire qu'il n'y a pas d'accès à l'emploi possible sans expérience, que les volontaires finissent par se sentir à nouveau fragilisés une fois sortis du service civique.

*« Créer une asso demain je n'y arriverais pas[...] je ne me sens pas compétente pour l'associatif, et la gestion d'association et j'ai besoin de plus d'expérience[...] Mon idée est que l'activité démarre en 2014. Deux ans devant moi pour être meilleure et prête à démarrer quelque chose de qualité. »*

## **Le voyage**

Le voyage est un thème omniprésent dans les entretiens ou les ateliers effectués avec les volontaires. De manière quasi systématique, il est lié aux notions de découverte et de rencontre. Les volontaires ont beaucoup voyagé et tirent de cet expérience des enseignements qu'ils décrivent comme déterminants voire existentiels. Car la rencontre et la découverte, ne sont pas seulement en direction de cultures inconnues précédemment, mais aussi en direction de soi-même.

*« Suite à mes voyages, je me suis rendu compte que j'avais vachement de chance. Si je n'avais pas voyagé je n'aurais jamais reçu ça. Alors il fallait qu'en retour, je donne. Je me suis dit que le service civique ça pouvait répondre à ça. »*

La place du voyage dans ces instants révélateurs, ces événements déclencheurs de rupture, semble décisive. Le temps du voyage offre une expérimentation qui met l'individu dans une posture différente, où l'être se met en décalage par rapport à ses rails habituels. L'ouverture sur un environnement inconnu laisse l'individu s'imprégner de nouveaux codes et le bouscule dans ses habitudes. Lors du retour, il facilite une prise de distance, un regard neuf, un nouvel éclairage face à une réalité quotidienne pourtant bien connue. Là aussi la question du sens est posée fortement, le voyage serait un producteur de remises en question, de décalages et de significations fortes, qui transforment l'individu.

*« Je suis partie au Sénégal mon pays d'origine pour des vacances mais grâce au hasard des rencontres j'ai travaillé avec une association qui agit pour les mères isolées ça m'a beaucoup plu c'est un peu l'expérience qui m'a montré que je voulais m'engager dans le travail social »*

*« Je suis allé à Madagascar en mission humanitaire dans un orphelinat, ça a bouleversé ma vie. J'ai fait de la prévention MST dans les villages »*

Le caractère bouleversant du voyage est parfois moins prégnant. Alors, est mise en valeur la part de la volonté, de choix d'aller à la rencontre de l'autre et d'ailleurs. Car les effets produits sont sus et anticipés, donc ils sont volontairement provoqués par la suite. Le voyage constitue dès lors une seconde nature, dont il est parfois difficile de se défaire. Toutefois, au même titre qu'au sujet des « révélations latentes » et processus de maturation des déclenchements d'événements perçus comme bouleversants, notons que le voyage produit des effets sur la personne, car l'individu s'est mis dans une position (ou une disposition) où il peut se laisser affecter.

*« J'ai vadrouillé, j'ai pris mon sac, des boulots à droite à gauche. En Australie, je me suis adaptée assez facilement, l'anglais est venu assez vite, je me suis retrouvée à diriger une équipe de 5 pers dans un restau, je me suis baladée, je vivais des cueillettes... Je suis allé en Asie, là j'ai pris le temps, d'être avec les gens. J'ai lu pas mal de bouquins, sur les réseaux, les asso, le Cambodge le Vietnam, alors je suis allé à la rencontre de tout ça là bas. »*

*« J'aime bien voyager, je suis parti en NZ, pendant 3 mois, en Irlande, plus de visites que de boulot, pour découvrir autre pays et cultures, ça permet de voir des fonctionnements différents, les gens ont l'air ouverts, sympas, avec beaucoup d'échanges, plus qu'ici, chez nous ça fonctionne pas pareil. »*

*« Mon rôle, en Guinée, c'était de monter des projets d'autofinancement, apprendre à fabriquer des briques en terre crue pour apporter le savoir là - bas. C'était aussi beaucoup sur la découverte de soi, la vie de groupe. »*

Cette seconde nature<sup>15</sup> du voyage est parfois si pressante qu'elle en devient addictive. Ceci à plusieurs titres. D'abord parce qu'on peut imaginer que l'avidité de rencontres, de découvertes, de nouveaux paysages, de frottement social va crescendo, au point de susciter une forme de nomadisme, qui rend nos modes de vie sédentaires parfois un peu tristes.

*« Je suis partie en Israël, j'ai le projet de développer une école au Cameroun, j'aime aller à la rencontre de modes de vies différents, dans des destinations pas très touristiques, si je ne voyage pas pendant 2 ans je me sens mal »*

*« J'ai besoin d'aller voir ce qu'il se passe ailleurs, c'est une confrontation avec soi-même surtout, on est seul, on apprend beaucoup sur soi, c'est pour voir où on peut aller dans nos propres limites. Essayer de se nourrir de ce que les autres vivent; j'ai besoin de savoir ce qu'il se passe ailleurs, on est pas seul sur terre. J'ai un peu la bougeotte. »*

---

15 Qui en réalité, comme la « nature première », n'a rien de naturel, ce n'est qu'une perception. Puisqu'en réalité ces « natures » sont des dispositions acquises socialement et travaillées par l'expérience.

Ensuite, le retour à la « réalité » sociale d'appartenance peut éventuellement être vécu violemment, notamment quand l'étranger nous a permis de repenser notre mode de vie originel. Il se met alors en place tout un processus d'adaptation et de réadaptation permanente, suscitant à chaque fois des questionnements sur soi et sur la société. Ces allers-retours sont une véritable source de sens, il s'y produit des valeurs, de l'objectivation, de la conscientisation... Cela aide alors à comprendre sa place dans le monde, et à décrypter le monde lui-même.

*« Là bas le matérialisme n'a pas beaucoup de sens. Ils sont très liés au climat, tout peut être inondé à n'importe quel moment, on sort du petit égo. Grande générosité, grande leçon de vie, le partage sur tout, des gens très pauvres qui donnent... On n'en sort pas indemne, ça marque pendant un certain moment, j'ai reçu plus que j'ai donné au final je crois. »*

*« Je suis partie au Sénégal, pour un voyage humanitaire, où on a créé une auto-entreprise de tissu pour une personne là-bas, ce voyage a été un déclencheur de ma volonté, un de mes meilleurs souvenirs et un choc culturel déboussolant. Là bas je me suis rendu compte que notre de vie est superficielle par rapport à la leur, on est plus stressé, calé sur les horaires, notre apparence physique... »*

Enfin le retour au pays signifie affronter à nouveau les obstacles du marché du travail et la pression qui va avec. Cette lutte est mise au second plan lors du voyage, qui se concentre sur d'autres aspects que l'économie, ou la réussite. Le décalage produit en termes de mode de vie et d'objectifs vitaux pousse l'individu à mettre le modèle de réussite professionnelle au second plan. Mais l'exigence d'une expérience ou d'un diplôme attestant de compétences, refait rapidement surface dès le retour.

*« C'était dur le retour parce qu'en voyage tu te poses pas de questions alors qu'en France tu ressens toute la pression sociale.*

*« Je suis partie aux US, pas pour travailler puis Amérique du sud, pour travailler l'espagnol. Des potes australiens m'ont hébergé la bas, j'ai découvert plein de cultures, de pays, on va au bout des limites sur ce qu'on sait tolérer ou pas. Après mon retour en France, il me fallait des formations, plus de compétences... »*

Autant dans la soif de découverte que dans la capacité à se fondre dans de nouveaux modes de vie, les volontaires soulignent encore une fois leur grande marge d'ouverture et leur propension forte à s'adapter au contexte social dans lequel ils évoluent. Il y a donc un aspect caméléon dans leur démarche, car ils sont souvent de la couleur de leur environnement social. Pourtant cela ne les empêche pas de prendre position ou d'avoir une vision engagée et éclairée de problématiques sociales. Peut-être pouvons-nous suggérer que dans le vécu, dans le quotidien de l'existence, dans la manière d'être et de se tenir, les volontaires font preuve d'une grande perméabilité à l'environnement social. Autrement dit, d'une plasticité, d'une souplesse et d'une facilité d'adaptation tenaces. Mais dans la manière de penser, de raisonner, de s'engager, ils sont tout autant capables de se distancier par rapport au vécu, en objectivant, et en donnant une couleur à leur propos qui peut jurer ou dissoner au regard de celle de leur contexte social.

Pour nuancer le propos qui tendrait à dire qu'une majeure partie des volontaires ressentirait

un besoin insatiable de voyage et en partagerait une expérience commune, soulignons que le périple a un coût, et qu'une partie non négligeable des volontaires n'y a pas accès pour des raisons financières. Ainsi existe une forme d'inégalité, potentiellement assez grave dans la mesure où l'on a vu à quel point voyager et être en mouvement (autant mentalement que géographiquement) semblait riche et formateur. Ne pas avoir accès au voyage, c'est aussi devoir se passer de ses enseignements et des ouvertures qu'il permet, tout en devant se focaliser sur des problématiques plus matérielles, aux antipodes de l'émancipation.

*« Je ne voyage pas beaucoup, je n'en ai pas l'occasion, car tout passe dans les besoins de la vie quotidienne, je n'ai pas de soutien de mes parents ou d'une personne tierce. Mais je garde le projet de voyager et de découvrir d'autres cultures »*

La question du travail et du revenu n'est donc jamais très loin. Le voyage, quand il est accessible, en offre un détachement ponctuel, sous la forme d'une parenthèse. Cette dernière se ferme donc une fois le retour effectué, mais nous pouvons imaginer qu'elle laisse des traces d'une manière ou d'une autre et qu'elle influence l'expérience professionnelle à venir.

## IV/ Perceptions du travail

Les entretiens et les débats en atelier confirment sans doute possible, une aspiration forte au travail. Malgré des expériences professionnelles vécues difficilement et au delà des obstacles majeurs rencontrés pour « accéder à l'emploi », la quasi totalité des volontaires conservent la perspective prioritaire de l'emploi salarié ou du travail indépendant et déploient les stratégies nécessaires.

Ces stratégies vont dépendre de leur vision et de leur vécu du travail.

*« Je leur ai dit à l'ISC que mon premier rêve, ce serait d'avoir une profession, et mon deuxième, c'est la musique; la musique, c'est une façon d'échapper à la réalité. »*

Cela ne signifie pas pour autant que la passion, le projet « à titre personnel » au sens de « non professionnel » n'existent plus. Parfois ils sont réinjectés dans le parcours professionnel ou font même l'objet d'une création d'activité rémunératrice, en projet du moins. Cependant cette dernière passe dans l'ensemble par les mêmes rouages que l'accès à l'emploi (réseaux, formations, démonstration de son savoir-faire...).

De façon très régulière, l'emploi est décrit comme un cap à passer, une frontière à franchir. Cette analogie existe quasi systématiquement chez les volontaires, au delà du fait qu'ils perçoivent parfois le travail comme quelque chose d'aliénant ou au contraire, délivrant. Dans une société sélective, qui met partout en exergue la valeur du travail, la frontière de l'emploi est aussi dure à traverser que la nécessité d'avoir un emploi se fait sentir. Le travail est un idéal à atteindre, communément partagé et peu questionné<sup>16</sup>. Le travail est perçu comme une source abondante d'éléments vitaux bienfaisants, comme le revenu, la participation aux échanges économiques, le fait de contribuer aux solidarités nationales, être indépendant, avoir un savoir-faire, s'intégrer à une équipe, obtenir un statut social, occuper une position hiérarchique, exister dans l'espace social... Sans avoir recours à une analyse historique fine, nous pouvons dire que rarement le travail salarié a été autant désiré en tant que vecteur de « bien-être social » et d'intégration. Et c'est tout le paradoxe, car jamais il n'a été autant inaccessible et convoité. L'intégration sociale passe aujourd'hui majoritairement par le travail, à l'heure où le chômage et le travail précaire<sup>17</sup> occupent le devant de la scène et colonisent les esprits<sup>18</sup>. Dans ce constat paradoxal se trouve peut-être la source de la ruée vers l'emploi dont les jeunes générations font preuve, et qui se caractérise par la mise en place de stratégies multiples et parfois désespérées pour franchir la frontière qui les sépare du contrat de travail.

### L'emploi comme frontière

A l'image du passage d'une frontière, pour « accéder<sup>19</sup> » à l'emploi les volontaires ont la sensation de devoir présenter les bons passeports, faire la démonstration de leur régularité, de leur non clandestinité. Les études, l'expérience, la formation, les diplômes, sont autant

---

16 A quelques exceptions près relevées dans les entretiens, dont : « Je ne suis pas du genre à m'accrocher en vain. Pas fondue de compétition. Je ne veux pas vivre pour un plan. »

17 La précarisation du travail est un facteur de « désaffiliation » sociale selon R. Castel, de recul des droits sociaux, et donc source d'une justice sociale à deux vitesses et d'un accès inégal à la citoyenneté.

18 Nous pourrions ajouter à cela que le travail reste un facteur socialisant majeur à l'âge adulte, alors qu'il est devenu source de maladies professionnelles, de risques « psycho-sociaux », du stress, et plus généralement, il est nécessaire de constater que la problématique du « mal-être » au travail traverse actuellement tous les secteurs...

19 Comme s'il s'agissait de l'accession à la propriété, c'est à dire à une forme de statut sécurisant et reconnu.

d'éléments de certification de leur légitimité à se présenter au poste.

*« J'ai toujours la même réponse: "vous avez le profil mais revenez avec de l'expérience ou revenez un diplôme plus tard". »*

Le manque de confiance en soi (souvent en termes de « compétences ») s'ajoute au sentiment d'illégitimité face à ces formalités substantielles à présenter pour passer la douane de l'emploi, autrement dit, l'entretien d'embauche. Certains critères comme le RSA, l'arrêt des études ou l'inactivité sont intégrés comme étant des handicaps, des heurts à la légitimité, pour franchir les obstacles du marché du travail.

*« Je suis au RSA, je suis dans la difficulté pour trouver un emploi »*

*« Si j'ai une occasion, je pense que je vais pas la louper. La priorité là, c'est me former. Ils demandent que ça les employeurs mais je n'ai pas les formations. Pour moi ce n'est pas un problème de motivation, c'est un problème financier. »*

Cette recherche permanente de légitimité pousse les volontaires dans une quête effrénée de coups de pouce ou même de « passe-droits ». Ce qui est à relier avec leur vision d'un monde qui serait gouverné par l'aléatoire et le hasard. La certification des diplômes et la compétence sont donc parfois jugées insuffisantes pour accéder à l'emploi selon les volontaires eux-mêmes. La légitimité nécessite alors un appui, un parrainage, qui dépendraient du bon vouloir d'un individu ou d'une institution providentiels.

*« Puis je n'ai signé qu'un CDD de 6 mois! ils ont pensé qu'après 2 ans d'apprentissage ils me connaissaient pas assez!!! »*

*« L'ISC me donne l'opportunité de rencontrer des gens, me créer un réseau, et avoir des coups de pouce »*

*« Depuis le temps que je suis plongée dans le social j'ai plusieurs projets de moniteur éducatrice qui se dessinent Ayant baigné dans le milieu social de par ma situation familiale, je connais tous les termes. J'ai pu démontrer une certaine aptitude, une intuition particulière, on appelle ça les pré-requis. Et c'est l'Institut qui me permettrait d'accéder à ça, d'obtenir un contrat pro, de faire reconnaître mon expérience, etc. »*

Comme dans un jeu de hasard, l'envie de recommencer, de tout tenter, d'augmenter les probabilités de réussite, anime les démarches des volontaires. Ce désir provoque une forme d'avidité d'opportunités, d'ouvertures et de rencontres. L'anxiété par rapport à ce passage de frontière les amène « à saisir » toutes les armes trouvées sur le chemin et à solliciter tous les soutiens possibles, même pour contourner les obstacles financiers.

Les volontaires développent aussi la fibre de la mobilité, autant géographique (se doter des capacités nécessaires pour changer de territoire) que mentale (plasticité de la posture, adaptabilité, contorsions) pour passer à travers les mailles fines du filet de l'emploi. Si le passage de frontière est plus simple sur d'autres territoires, les volontaires sont prêts à s'affranchir de leurs racines pour profiter d'aubaines plus lointaines. Et si cette frontière semble s'ouvrir dans des champs de compétences inconnus, les volontaires semblent prêts à mobiliser l'énergie requise pour assouplir leur profil, contorsionner leur expérience et se



fondre dans un nouvel environnement.

*« Je ne suis pas fermé et pourrais aller vers des collectivités territoriales autour de ces thématiques là ou éventuellement au sein d'une ONG à laquelle je pourrais apporter une expertise en management et gestion de projet. »*

*« Je me suis toujours dit que dans le monde professionnel je n'ai jamais fait de choses pour lesquelles j'ai été formée, et cela c'est toujours bien passé et je me dis que si je fais quelque chose qui me plaît il n'y a pas de raison que ça ne marche pas. »*

*« Le marché du travail est difficile, je suis prête à partir loin pour faire un travail qui me plaît dans ce domaine [l'environnement]. »*

Cette propension à rendre l'expérience plastique, à s'adapter aux situations, à évoluer sur le marché du travail en caméléon, est tout à fait impressionnante. Elle trouve certainement sa source dans l'ouverture sur le monde qui est développée au sein de la famille, puis dans la pression sociale exercée sur les plus jeunes pour l'accès à l'emploi. L'école doit jouer un rôle en l'espèce, en axant son enseignement sur l'aspect comportemental de l'éducation. Mais ces explications sont peut-être encore insuffisantes pour décrire le processus qui amène les volontaires à autant de souplesse, sans jamais casser.

Il y a peut-être une forme d'informatisation des comportements<sup>20</sup>. Non pas dans l'aspect robotique qu'elle suggère, bien au contraire. Il se dégage de la démarche plastique des volontaires, une fluidité dans l'action<sup>21</sup>, une aisance à opérer des tâches multiples<sup>22</sup> simultanément. Et aujourd'hui le contenu des emplois proposés demande de la polyvalence, c'est à dire de la flexibilité mentale. A l'instar du logiciel libre, dont on peut reconfigurer le noyau, le corps, le code, le contenu, l'interface, les applications, pour s'adapter à l'environnement numérique en perpétuel évolution, pour être « compatible », le chercheur d'emploi sait se reconfigurer au gré des courants.

Nous devons nuancer ce propos, car une fois le chercheur d'emploi embauché, son rapport au travail peut avoir tendance à se rigidifier. Ce qui renforce l'idée d'une frontière à traverser, qui forge en chacun une forte adaptabilité. Une fois la frontière passée, l'individu tend à revenir dans ses gonds, ses rails, et à se rattacher à un bloc de valeur plus solide.

## **Le travail entre aliénation et libération**

Se mettre de côté, repenser sa manière d'être, pour s'adapter à l'organisation du travail, au monde de la production, n'est cependant pas totalement anodin. Certes le chercheur d'emploi est capable de reconstituer différemment ses bases à de multiples reprises pour se rendre compatible. Mais une fois en situation de travail, cette reconfiguration à priori fluide et

---

20 Cf. les théories du capitalisme cognitif, de l'économie de l'immatériel, dont Yann Moulier-Boutang est un des ténors, et qui s'appuie sur l'actuelle numérisation de l'économie, de l'organisation du travail, et sur la part de plus en plus importante du travail immatériel, pour dresser la perspective d'une société de l'immatérielle, où la majeure partie de la production serait sous forme de connaissance, fabriquée grâce à d'autres connaissances. Ce qui serait une manière de dépasser le paradigme de la rareté économique à l'origine de notre pensée économiste et de notre cadre de développement économique.

21 A l'image de la fluidité de circulation de l'information sur les réseaux du net.

22 Dans un monde où la carrière est faite des plusieurs évolutions et plusieurs jobs, être « multi-task » est une source de revenu et de mouvement incontestable. C'est même quasiment un pré-requis pour s'insérer sur le marché du travail.

continue, peut se heurter à des accrocs, constitués par des valeurs solides qui ressurgissent chez le travailleur. Devenir l'agent<sup>23</sup> dont l'organisation a besoin pour arriver à ses fins, n'est pas sans douleur. Car jamais l'agent n'a le pouvoir de décider des finalités de cette organisation là. Il n'a pas de prise sur elles, et se trouve dans l'obligation de s'effacer. Car l'individu est plus flexible que l'organisation du travail, donc c'est à lui de faire l'effort de transformation.

*« Mon chef de service m'a dit "souviens toi ce n'est pas tes collègues c'est tes clients"... ça ça m'a pas plu du tout. »*

*« Je continue à travailler (avant c'était la boîte de nuit, aujourd'hui les galeries La Fayette), mais un jour tu te dis que tu t'uses, que tu ne peux pas te contenter de si peu »*

Les valeurs profondes refont surface au moment de s'intégrer à une organisation qui dépasse l'individu et dont il n'est pas intimement d'accord avec le fonctionnement et les finalités sous-jacentes. Les volontaires sont plus enclins à accepter de se contorsionner sur le chemin du contrat de travail, qu'une fois dans le bain quotidien du labeur. Ceci explique éventuellement leur changement régulier de trajectoire.

*« Après j'ai bossé, des petits boulots, je suis partir en 2009 en NZ.. Avant j'ai travaillé comme télé-conseillère pour canal + et canal sat, sur une plateforme téléphonique, en vente, puis dans le recouvrement, sur les arriérés des gens à régler. J'ai bossé dans une agence immobilière, assistance administrative. J'ai pas du tout aimé, car on prend les gens pour des cons, on les entube au possible. Je pense qu'il faut être honnête, même être si trop d'honnêteté peut nous desservir. On m'a proposé de rester mais ça ne m'intéressait pas. »*

Autrement dit, durant le temps de la recherche de l'emploi, les volontaires semblent plutôt prêts à mettre partiellement en sommeil leur système de dispositions<sup>24</sup>, ou du moins à jouer sur son versant le plus « ouvert » ou le plus flexible. Mais ce système se réactive quand l'expérience quotidienne, en l'occurrence celle du travail, exerce une pression lancinante et répétitive, jusqu'au point de toucher un socle solide de valeurs, au sujet duquel nos volontaires ne semblent pas prêts à lâcher du lest durablement.

Ce processus est assez intrigant, car les volontaires en ont une forme de conscience. Ils arrivent à percevoir la force que la société exerce sur eux, la part de leur discours qui ne leur appartient pas totalement et que leur environnement les fait tenir. Ils semblent essayer de mettre en balance les valeurs constitutives de leur être et ce qui relève de la nécessité sociale. A ce propos les termes de « challenge » ou de « défi » sont souvent cités. C'est à dire une quête sous-tendue par un idéal, où il s'agirait de s'adapter au monde social et à ses exigences, tout en ayant conscience et en leur résistant si les bornes de l'éthos personnel sont dépassées.

*« La pression sociale: au début je pensais que cela n'allait pas m'atteindre, et*

---

23 En opposition à l'acteur, qui a davantage le choix et qui produit la société dans laquelle il évolue. A l'inverse de l'agent qui lui, est plutôt le produit d'une société. Nous partons cependant de l'hypothèse que les volontaires sont tour à tour agents et acteurs, et que les deux conceptions de société qui sous-tendent ces notions sont mêlées en réalité.

24 C'est à dire leur « habitus », un système de dispositions à agir, à penser, à sentir... Disons un ensemble de réflexes comportementaux ou de schèmes, qui est intégré au fil de l'expérience, sachant que les premiers à se constituer déterminent les suivants.

*bien ça eu pour effet de me faire reposer la question “qu’est-ce que je fais l’année prochaine? Un truc auquel j’essayais d’échapper, ça m’est retombé dessus. Je suis retombé dans le moule. »*

L'équilibre est donc très fin entre l'aliénation ou l'acculturation en œuvre dans le monde du travail, auxquelles il est possible de se plier de temps à autres, et le socle de l'être, fait de valeurs plus ou moins conscientes, qui s'activent quand elles sont trop malmenées. La plasticité, basée sur l'éducation à « l'ouverture » n'est donc ni totale ni permanente. Cependant c'est elle qui majoritairement s'exprime en premier, car c'est ce que le monde social exige pour « s'insérer ». Elle trouve ses limites ensuite, dans un autre contexte, une fois l'insertion réussie, elle migre vers le second plan. Car l'environnement du travail est plus quotidien, plus total. Alors que le monde de l'insertion, autrement dit de la recherche d'emploi, reste un monde dans lequel beaucoup d'éléments sont encore déterminés par l'individu (où manger, où passer sa journée, à quelle heure se lever, comment se comporter, quoi penser...). L'individu en recherche d'emploi peut donc faire l'effort de la plasticité maximale, car il ne sera qu'un effort éphémère et temporaire. Alors qu'au travail, c'est un marathon qu'il est demandé de courir, sollicitant un effort mesuré et de longue haleine. Dans ce cadre professionnel, la plasticité s'efface doucement, et laisse le socle de valeurs constitutives à découvert. Ce qui le rend vulnérable, et donc le fait réagir plus rapidement.

C'est en faisant suite à ce genre d'expérience que les volontaires tendent à développer une recherche précise et pensée, d'un travail plus libérateur.

La notion de maîtrise de son activité est déterminante pour considérer le travail comme libérant. Etre capable de participer à la détermination des contraintes liées au travail semble être essentiel pour pouvoir apprécier l'activité exercée. Par exemple, quand cela a été possible<sup>25</sup>, les volontaires ont souvent relevé l'intérêt du service civique au regard de la liberté offerte dans la définition de la mission et des objectifs, contrairement à un travail sous contrat classique. A ce titre, les volontaires semblent moins exigeants sur le nombre d'heures, la rémunération et plus globalement sur les conditions de travail, à partir du moment où ils ont pu peser dans la détermination du contenu de la mission, et faire valoir leur engagement.

*« Concernant les abus du service civique [le temps de travail et le peu d'argent] je dirai que tant que tu es dans un engagement et que tu as décidé de t'engager, c'est pour toi, tu le fais pour toi. Par exemple moi je suis architecte, et en SC j'étais loin d'être payé comme un archi, si tu as choisi de t'engager et que tu es sous payé tu l'as choisi donc ça ne te dérange pas tant que tu es libre et que tu le choisis. » (Débats Mouvants)*

*« Je fais 2 ans au laboratoire départemental d'analyse. Ca se passe super bien. Une équipe de collègues qui a de la considération pour moi. On se le dit quand on ne s'entend pas, c'est devenu plus que des collègues. »*

*« Parfois travailler, ça me fait kiffer. Ca n'a pas toujours été le cas, mais je m'en rapproche. »*

Le travail est souvent envisagé comme un espace qui permet de se construire en tant

---

25 Certains missions ont été vécues plus difficilement, car les volontaires n'en n'ont pas eu le choix, et l'ont accepté au travers d'un processus plus habituel d'offre, de recrutement, où il revenait au volontaire de s'adapter au profil recherché.

qu'individu. L'idée suggérée est que ce que nous construisons nous construit en retour, au point que l'on pourrait y trouver ce qui a manqué jusqu'alors.

*"J'aimerais travailler trois ou quatre ans pour prendre confiance en moi, acquérir une autonomie"*

Les volontaires semblent tendre vers le travail, comme s'il allait poser la dernière pierre de leur construction identitaire. Il n'y a rien de vraiment étonnant à dresser ce constat. Effectivement l'individu depuis le plus jeune âge vit dans un monde aux perspectives très largement professionnelles. Les parents sont occupés 8h par jour au travail, l'école forme de plus en plus au travail, l'adulte référent<sup>26</sup> à l'école est lui aussi au travail, et être indépendant à l'âge adulte passe par le travail. Pendant cette première vingtaine d'années de l'existence, le besoin de travailler se fait sentir de manière croissante, et au bout d'un moment, il ne manque plus que cela pour être « complet ».

Le défi ultime, sera de se compléter de manière cohérente avec ce qui a bâti l'individu jusqu'alors. Le challenge, sera de faire en sorte que cette « dernière pierre » de l'identité<sup>27</sup> respecte toutes les autres sur lesquelles elle prend place. Ne pas s'éloigner trop de soi le jour où l'on s'approche d'une forme d'aboutissement et de consécration, voilà tout l'enjeu.

*« Aujourd'hui ce qui me fait peur c'est que si ça ne marche pas je vais devoir retourner à l'usine, j'aimerais [avec mon projet] pouvoir vivre de ma passion, j'aime le côté challenge, j'ai envie de relever le défi »*

*« Quand je vois des amis qui vont se lancer dans leur boulot, ça ne me convient pas. Moi j'ai besoin de ne pas savoir ce qui va m'arriver dans deux semaines, que les choses se fassent comme ça. »*

Enfin, dans le but de nuancer l'omniprésence du thème du travail, nous devons souligner le propos plus minoritaire mais remarquable de certains volontaires qui ne mettent pas le travail au centre de leur perspectives, et qui trouvent à travers cette position, une forme d'engagement militant.

*« On parle toujours d'engagement financier, moi c'est vraiment donner du temps, de sa personne, de la réflexion, faire avancer les choses, palier les manques. Les personnes sont à la rue alors qu'on est dans un pays développé, des gens qui ne savent pas lire pas écrire... puis l'engagement ça passe par un échange... A l'heure d'aujourd'hui il y a des failles pour qu'autant de personnes ne soient pas insérées. Certains ne sont dans rien, ni pro, ni famille... pour moi insérer ne passe pas que par le travail, c'est plein d'autres choses, le social. D'ailleurs on peut avoir une super carrière et bac plus 10 mais socialement être seul au monde. »*

---

26 Les « autres significatifs » comme dirait Mead.

27 C'est évidemment une exagération puisque l'identité ne cesse de se construire jusqu'au dernier jour. Mais c'est une manière de souligner la vision subjective que les jeunes ont parfois du travail: celle d'un point d'arrivée.

## V/ Stratégies d'accès à l'emploi

Au sujet des stratégies et des moyens mis en œuvre pour ouvrir la frontière de l'emploi, la notion de réseau est omniprésente. Elle traverse et domine le discours d'une majeure partie des volontaires. Le réseau est à relier à l'idée d'opportunités, de rencontres, de pistes... Créer du réseau revient à multiplier les chances d'avoir une ouverture sur l'emploi. Sous un autre angle, c'est une façon d'ouvrir la voilure au maximum, de tisser la plus grande toile possible...

### Les réseaux

*"J'attends surtout un coup de pouce cela me permet de me mettre en réseaux."*

Plusieurs hypothèses peuvent-êtres proposées à ce sujet. La première, et celle d'une réappropriation de l'évolution du secteur associatif et des modes d'organisation entrepreneuriales, qui se constituent de plus en plus autour de la notion de réseau. Très peu d'associations par exemple n'appartiennent pas à un réseau local, régional ou national. Leur développement aujourd'hui passe par l'inscription dans ces réseaux organisés ou non, officiels ou non. Alors par analogie, l'individu adopte pour lui ce fonctionnement qui à la base est celui de l'organisation qui le dépasse. C'est l'idée que si l'organisation progresse ainsi, alors il en sera peut-être de même pour l'individu, qui donc à son tour imite ce comportement.

La deuxième hypothèse, qui est complémentaire à la première, est celle d'un processus d'absorption par imprégnation, d'assimilation, d'incorporation du fonctionnement interconnecté et interdépendant du monde professionnel. Notamment celui des communications qui sont devenues de plus en plus instantanées et fluides. Les relations de travail au quotidien passent par des réseaux, par un maillage de postes reliés entre eux et communiquant à une vitesse impressionnante. Au delà de l'interconnexion, c'est l'interdépendance des protagonistes du monde de l'entreprise qui est saisissante. On ne peut plus avancer sans collaborer, échanger, se concerter... Chaque décision prise a une influence sur l'ensemble. L'individu s'imprègne donc de cet univers d'interdépendances complexe, et se dit que son évolution passe nécessairement par la constitution de réseaux à alimenter et à utiliser.

Pourtant l'idée n'est pas nouvelle, « se faire un carnet de contacts », « fréquenter les bonnes personnes », « rentrer dans les cercles », « faire de l'entrisme » sont des pratiques inhérentes (ou du moins anciennes) à notre organisation sociale.

Ce qui a changé, c'est que d'une part, l'idée de réseau sous-entend moins le concept du « piston » que l'idée du « carnet d'adresse », ou du « cercle de fréquentation ». Le réseau c'est « l'ouverture », alors que le cercle de fréquentation est synonyme de fermeture. D'autre part, la rigidification du marché du travail et l'instauration de droits de douane (certifications formelles ou informelles de sa capacité à travailler) de plus en plus lourds à payer, contractent les mailles du filet. Cette contraction rend le passage vers l'emploi plus délicat ce qui demande de faire appel à de nouvelles ressources. Avant l'entrisme, l'entregent, le piston, étaient réservés à une fraction des classes moyennes et supérieures désirant parvenir à un statut social plus élevé. Et comme l'accès au travail s'est resserré, toutes les méthodes sont bonnes pour passer, y compris les formes *euphémisées* de piston, dont le réseau en est la plus séduisante des réincarnations.<sup>28</sup>

28 D'autant plus que la notion de réseau est dans l'air du temps. Régulièrement le salarié est invité à travailler en réseau,

*« L'intérêt c'est de rentrer en contact avec des entreprises... dans le contexte actuel ça devient dur de trouver une structure accueillante pour un stage. »*

La notion a été réappropriée par les volontaires si fortement qu'elle en devient très « naturelle », au sens d'intuitive, car « ça coule de source »... Pour entrer, il faut connaître.

*« Mes doutes c'est aussi par rapport aux moyens, les quelques contacts que j'ai sont vieux et j'y crois plus trop, ça marche par réseau, j'ai une idée précise, mais sur la mise en place c'est plus compliqué, d'où l'aide de l'ISC. »*

Et il est également tout à fait logique pour les volontaires de devoir faire preuve sur place de ses compétences et de ses capacités. Pour cela toutes les opportunités de contacts sont bonnes car elles sont autant de situations potentielles où il sera possible de « démontrer » ses qualités.

*« Je souhaiterai durant le séminaire valoriser ce que j'ai appris durant mon parcours pour mettre mes pratiques en avant. »*

Donc quelque part, les volontaires, parce qu'ils n'ont pas vraiment d'autre choix, acceptent de jouer le jeu rigidifié du marché du travail, et se le réapproprient au point que ces nouvelles pratiques leur semblent souvent légitimes ou rationnelles.

*« J'ai saisie l'opportunité proposée de l'ISC, sans savoir car c'est la première promo... Je sais un peu ce que je veux faire, j'ai mes plans en tête, en tout cas je tente l'ISC sans rien avoir à y perdre. »*

*« Je n'attends pas monts et merveilles, je connais la réalité des choses, mais un parrainage serait utile. Ça fait du réseau et mon objectif est de vivre l'expérience. »*

Au travers de l'attente que les volontaires ont de leur collaboration avec l'ISC, une demande prégnante d'accompagnement personnel est perceptible. La notion de réseau n'est donc pas uniquement là pour se faire un carnet d'adresse, mais aussi pour se confronter à une réalité proche de celle du travail, pour se tester soi-même, apprendre sur soi, et se fortifier... Peut-être que le monde du travail tant désiré est aussi une source anxigène, qui effraie, par peur de ne pas y être assez fort, assez solide, assez bon... A ce moment là, toutes les expériences qui permettent de se jauger sur ce terrain là, sans en prendre totalement les risques, sont bonnes à prendre. Être « épaulé », « accompagné », « soutenu » a un côté rassurant qui réduit l'aspect anxigène de la situation de travail, à l'image d'un gymnaste dont les premiers mouvements dangereux font l'objet d'une parade réalisée par un parrain digne de confiance.

---

à animer, à nourrir des réseaux... Mais nous pouvons éventuellement émettre une critique à l'endroit du réseau, car nous savons qu'en même temps les salariés sont mis en concurrence au sein d'une même organisation, il est leur est demandé de se dépasser, d'être inventifs et donc compétitifs, dans la mesure où cela améliore les résultats de l'organisation. Ainsi l'idée de réseau fait partie de ces injonction paradoxales, car peu de moyens sont donnés pour les faire fonctionner, et le fond n'y est pas débattu. Mais comme l'idée est attrayante et moderne, les organisations se constituent en réseau (pour échanger, mutualiser...), les salariés doivent y participer, alors que les vrais enjeux se situent souvent ailleurs (dans l'organisation du travail en soi). C'est ce que Vincent De Gaulejac appelle les « systèmes paradoxants » (De Gaulejac, Travail, les raisons de la colère, P), qui en l'occurrence peut se résumer par « on me demande de coopérer, mais au quotidien je dois prouver que je suis meilleur que mon collègue ».

*« Le stage et mes missions durant mon stage futur seront déterminants pour jauger mes compétences et la pertinence de mes ambitions. L'institut pourra aussi m'épauler vers la construction de mon demain. »*

*« Si je suis ici aujourd'hui c'est pour aller vers plus de connaissance du milieu associatif, trouver un parrain qui connaisse le milieu (par exemple le directeur de mon association), être accompagnée. »*

*« Je suis venu par intérêt et par curiosité. Je trouve ça un peu long mais c'est bien pour apprendre à se connaître. »*

Ainsi les idées de « réseau » et « d'opportunités » colonisent l'imaginaire et font désormais office de procédure ou de loi dans les stratégies d'insertion. Elles se retrouvent donc également au travers des études réalisées par les volontaires et de leur expérience en service civique.

### **La formation et les études**

Formations et études font partie de ces certifications à présenter pour franchir le cap de l'emploi. Le discours dominant<sup>29</sup> qui tend à dire qu'il est difficile de trouver un emploi intéressant (et pas trop mal payé) sans formation a tout a fait été intégré.

*« Je n'ai pas de formation. J'ai envie de montrer qu'il y a des solutions. J'ai rencontré des gens qui m'ont montré que ça pouvait marcher. »*

*« Je suis fière d'être lauréate de l'ISC. Je cherche de l'aide pour faire un DEJEPS animation socio culturelle. C'est un besoin financier surtout. »*

Évidemment, la formation, les stages, les cours, représentent des moyens d'acquérir les savoirs et savoir-faire nécessaires à la vie professionnelle. Mais cette stratégie de formation vise deux objectifs parallèles, s'armer en terme de compétences, et multiplier ses points d'appuis pour les exercer.

*« Mon choix est d'avoir une formation prestigieuse. D'où l'idée de faire science-po à partir de septembre, en 2ème année à AIX en Provence avec des thèmes qui m'intéressent »*

*« J'ai bien aimé les rencontres que j'y ai faites [à l'ISC], je suis admirative des gens qui se lancent directement dans leur projet,[...] je les admire parce que moi ça m'effraie de me lancer sans base, pour l'instant je n'ai pas assez de bagages pour pouvoir me permettre de donner des conseils aux autres, j'espère que mes études m'apporteront ça. »*

Désirer un « bagage », si possible reconnu et prestigieux, revient à chercher les armes les plus efficaces possibles, au regard de ce que le marché du travail valorise.

---

<sup>29</sup> Même si l'on sait que le diplôme n'est pas toujours suffisant pour accéder à l'emploi, mais il est souvent nécessaire dans la majeure partie des cas.





## Le service civique

Dans le cadre des stratégies d'accès à l'emploi, service civique est utilisé parfois pour soi, se prouver des choses, se tester... Il sert aussi à se former en étant immergé dans un monde professionnel inaccessible par d'autres voies, et encore une fois, pour se constituer un réseau et prouver par les faits ses capacités, sur place, auprès des « douaniers » de l'emploi. Il s'agit donc de se faire « repérer ».

*« Je me suis impliquée dans l'asso, je suis devenu vice présidente après mon SC; ça me passionnait donc j'ai donné beaucoup de choses. J'ai élargi mon réseau. J'ai eu des stages ensuite, en Inde et au Canada. Puis, suite à cela, grâce à mon SC et mon réseau, j'ai été repérée par une asso qui m'a fait un CDD cet hiver, à Madagascar, une coopérative de femmes de marins pêcheurs.»*

Le temps du service civique est donc un temps d'expérimentation, où l'individu se met à l'épreuve dans l'espace social. L'école est encore vécue comme trop protégée et cloisonnée pour permettre cet espace d'expérimentation. Alors que le service civique offre tout un environnement analogue à celui du travail.

*« J'ai fait mon SC, j'en suis très contente, car j'ai eu des responsabilités, une expérience, il fallait que ça m'apporte pour mieux rentrer dans le monde du travail, me confronter à un public que j'avais l'habitude de voir, sur le terrain c'est différent de l'école, tu fais au feeling, ça passe ou ça casse. »*

L'espace du volontariat revêt certaines caractéristiques communes avec celles d'un laboratoire. Il y est possible de s'essayer à une forme d'autonomie, de tenter des approches, de tester ses postures et de se pousser davantage. Le milieu n'est pas aussi clos que celui d'un laboratoire, mais les risques y sont minimisés, particulièrement du fait que les volontaires estiment « ne rien avoir à y perdre ». Ces expérimentations donnent lieu à certaines validations d'hypothèses, à des conclusions, à des applications en grandeur nature.

*« J'ai adoré cette mission car j'ai pu faire un peu de ma propre politique. »*

*« Le service civique m'a apporté la maturité, ça m'a permis de préciser mes projets »*

Enfin le service civique est un cadre idéal pour satisfaire l'avidité de rencontres ou d'opportunités. C'est une période où l'esprit d'ouverture précédemment formé se donne libre cours et s'active à toutes les occasions possibles. Pour certains, le dispositif du service civique constitue la voie de la dernière chance dans laquelle se concentre tous les efforts pour densifier l'expérience et éventuellement finaliser son CV avant de le présenter dans la « vraie vie active ».

*[...] le service civique a été une chance incroyable car j'ai rencontré tout un panel de professionnels que l'on ne croiserait pas autrement (juge pour enfants, éduc de rue..)*

*« Je me suis engagée en SC car c'était la dernière fois que je pouvais le faire, ajouter de la densité à mon parcours et au final j'ai adoré... »*

*« Avec le service civique j'ai eu un pied sur le terrain, je ne veux pas retourner seulement à la fac, je veux garder le contact avec le public »*

Puisque l'école semble éloignée des choses concrètes pour les volontaires, le service civique, à l'image d'un stage, est une occasion inouïe de se frotter au « terrain ». Avoir une expérience pratique ou de terrain n'est pas seulement utile pour concrétiser son savoir, c'est avant tout une manière de trouver quelle place occuper en situation de travail, quels enjeux porter sur un territoire, et comment construire un « projet personnel » qui soit pertinent localement.

## **Développer son projet**

Développer son projet n'est pas contraire à la mise en place de stratégies pour accéder à l'emploi. Il n'y a pas d'un côté ceux qui s'arment sur tous les fronts pour obtenir un emploi salarié, et ceux qui comptent développer leur projet (associatif, personnel, passionnel) de l'autre. D'ailleurs, développer son projet personnel c'est aussi parfois accéder à un emploi salarié plaisant, dans un domaine intéressant.

*« Là concrètement ma mission m'a permis de savoir que j'ai envie d'avoir un travail dans le domaine qui me passionne, je suis devenue idéaliste. »*

Dans une certaine mesure, tous veulent « développer leur projet personnel ». Certains cependant le font remarquer plus fortement car l'initiative de ce projet est proche d'un point de rupture dans le parcours. D'ailleurs, il est nécessaire de rappeler que derrière l'assurance apparente qui se dégage de ces stratégies de réseau ou de formation, le doute et la rupture continuent de tourmenter le parcours des volontaires.

*« Je suis arrivé à saturation pour prendre un break, pour faire le point. Ce break c'est cette année, je me suis retrouvé sans rien à faire, j'avais les bourses, j'ai un peu bossé, j'ai eu le temps de bien réfléchir sur moi, et je suis parti en SVE et en SC »*

*« Y'a un an j'étais perdu, j'avais beau avoir fait de études je savais pas quoi faire. Maintenant j'ai un projet. C'est positif. »*

La même sémantique est employée (réseau, d'opportunité, contacts, formation...) pour décrire la stratégie qui vise à construire « son propre projet ». A la différence près que le développement d'un projet personnel semble plus exaltant et fait l'objet d'une approche sensiblement plus motivée. L'impression d'entrer dans un moule est sûrement moins forte. Pour autant, les stratégies sont en l'espèce similaires à celles mis en place pour l'obtention d'un poste salarié. Il faut maximiser les chances de provoquer des opportunités, et se tenir prêt à sauter dessus quand elles se présentent.

*« Ce qui me botte bien [dans la création de mon projet] c'est la valorisation d'un produit et le côté création c'est un moyen d'allier les deux [...] je pense que c'est le moment si je veux me lancer, je n'ai pas d'enfant, je suis demandeur d'emploi, j'ai un peu rien à perdre »*

Il est intéressant de constater à quelle point l'utopie des volontaires est très influencée par les

mêmes réalités sociales qui les poussent à employer des stratégies de réseaux, à douter, à entrer en rupture, à refuser l'école telle qu'elle est ou à mener une guerre pour passer le cap de l'emploi. Cette influence sociale se traduit par une dose forte de réalisme dans leurs projections idéales. Cependant ce réalisme doit être nuancé, notamment en ce qui concerne l'économie, car le monde que les volontaires désirent à ce sujet, est souvent en profonde rupture par rapport à la donne actuelle. Cela s'explique éventuellement par la violence latente qu'ils subissent dans leur ouverture et leur plasticité en direction de l'insertion. Ils trouveraient donc dans l'utopie une forme d'apaisement et de justice.

## DEUXIEME PARTIE: DE LA DIMENSION POLITIQUE DE L'ENGAGEMENT

Nous allons davantage dessiner les contours de l'engagement des volontaires au travers de leurs propres mots, plutôt que d'en proposer une explication et d'en chercher les sources. D'emblée nous pouvons quand même émettre l'hypothèse que cet engagement est le fruit de leur expérience et de leur rapport au monde dont nous proposons des pistes d'analyse précédemment. Mais la lecture des extraits de récits suivants doit avant tout être animée par l'idée que partout où les volontaires proposent ou opposent un engagement, il y a en creux un portrait du monde dans lequel ils évoluent. S'impliquer pour une « cause », avoir un « but », selon une utopie ou une pensée politique, c'est prendre acte d'un état insatisfaisant du monde et mettre des moyens en œuvre pour le transformer. Donc nous partons de l'hypothèse qu'à l'endroit de l'engagement, il y a là une photographie prise par les volontaires, d'un contexte économique, social, culturel... Ils développent une grille de lecture de la société, qui reflète nécessairement au moins une partie du monde qui nous entoure.

*« J'ai un engagement politique qui bouge beaucoup. Je suis un peu perdu. Je m'intéresse pas mal au féminisme. J'ai eu une éducation très féministe. C'est une nouvelle grille de lecture de notre société: remettre en cause les places de la femme et l'homme... »*

Au regard des propos suivants, le monde semble dysfonctionner, de par ses inégalités sociales, son racisme, la prédominance de l'économie sur l'homme et la nature... Et pourtant la somme de tous ces dysfonctionnements ne saurait mettre à mal leur optimisme, leur espoir et leur énergie. De part cette posture singulière et déterminée, nous ne pouvons que constater l'ampleur de leur conscience politique. Autrement dit, cette génération n'a peut-être pas tant besoin de « formations-citoyennes » que cela... Mais plutôt d'espace de liberté et d'expérimentation<sup>30</sup> pour faire vivre leurs idées. Sans utiliser le mot de citoyenneté, sans même parfois utiliser le mot de « politique », cette génération semble faire preuve de ressorts très forts en terme d'utopie politique au sens le plus noble et puissant du terme, et de capacités étonnantes d'écoute, de débats, de confrontations.

Leur positionnement consiste donc clairement à refuser la neutralité et l'immobilisme.

*« Il y a des choses qui me dérangent, le racisme, le discours misogyne ou sur les immigrés, c'est difficile de rester neutre face à cela. Mais je suis pas du genre opprimée, j'ai la volonté de croire qu'on vit dans un monde optimiste »*

*« Pour moi, un peuple éduqué c'est un peuple qui peut se rebeller »*

Leur volonté de construire un engagement intelligent, nourrit de connaissances, et prêt à affronter la complexité du monde, est très encourageante. Par exemple, leur vision des inégalités sociale est très dynamique, ils savent qu'une infinité d'interactions provoque la situation inégalitaire. Ils sont à-mêmes de comprendre l'influence des modèles sociaux et des formes implicites de domination sur l'individu.

---

30 Davantage que d'espaces « d'expression », car ils existent déjà (Cf. les conseils de jeunes, les foyers de jeunes...) et sont souvent boycottés. Car au fond le souhait réel est plutôt d'avoir une prise sur le monde, d'avoir du pouvoir sur lui, et d'expérimenter de nouvelles formes politiques d'organisations...

*« Je me documente à fond sur ce qui me pose question. Les inégalités sociales, les conflits et rapports géopolitiques... et au fur et à mesure je commence à comprendre les rouages qui me montrent qu'un être humain ne vit pas tout seul, que tout est lié, qu'on compose un tout, que beaucoup de fils relient plusieurs éléments... c'est passionnant, cet univers. Je ne veux pas me rebeller contre tout, mais réfléchir, pour voir comment ça peut évoluer de manière durable. »*

*« Les gens ne peuvent pas se protéger eux mêmes quand ils sont dans une logique de domination. »*

*« Il n'y a pas de perdant dans la vie, il y a des victimes et il faut absolument des aider. Ce n'est pas les plaindre et pour les gagnants je crois que c'est eux qui créent les victimes. »*

*« Grâce à mes expériences du bénévolat et professionnelles, j'ai travaillé avec les réfugiés qui étaient très pauvres, l'american dream c'est pas possible pour eux, même quand ils veulent s'intégrer, être au même niveau que les autres, il y a trop d'obstacles dans le système, la langue, les compétences professionnelles attendues... ils ont grandi dans les camps ils sont loin de tout ça, il faut recommencer à zéro, et il y a des blocages. Donc j'ai envie de remettre en cause notre système de santé, notre traitement de la pauvreté, même ceux qui veulent être au même niveau que les autres rencontrent des barrières, alors il faut les aider. »*

*« J'étais dans une école militaire, je me suis rendu compte qu'on parvenait à abuser des gens parce qu'il n'avaient pas de famille, pas de culture. »*

De la même manière, les inter-relations entre l'environnement, l'économie et l'épanouissement de l'être humains sont tout à fait conscientes. Ce qui donne naissance à des axes clairs d'engagement pour transformer la réalité.

*« Je le fais car j'ai compris au fur et à mesure que l'économie dirige tout. Je veux mettre l'homme et l'environnement au centre de l'économie et pas l'inverse. C'est pas possible aujourd'hui de laisser passer le boulot dégueulasse de certaines entreprises. Je peux pas imaginer qu'on va continuer à rester dans ce délire là avec les grosses entreprises qui vont faire du capital sans se soucier de l'humain. »*

*« C'est pas de la préservation de l'environnement, c'est des gens qui ne réfléchissent pas, c'est que par souci économique. »*

Enfin, les volontaires sont manifestement dans une dynamique de transmission et d'échange. Leur engagement et leurs utopies ne sont ni l'objet d'une propriété personnelle ni définitivement gravés dans le marbre. Ils font l'objet d'une discussion, d'un partage, parfois de remises en question... L'idée d'agir à plusieurs et de se confronter est donc communément admise.

*« "tout ce qui n'est pas donné est perdu", je suis dans cette dynamique, transmettre sinon c'est perdu. »*

## I/ Réalisme politique

Lors du dernier atelier proposé aux volontaires par la Fal 19, la consigne est de constituer une société convenable pour le groupe, en définissant les axes des grands chapitres (Education/culture, Santé, Justice/Défense, Economie/Travail, Transports/Communications). La consigne ne précisait pas la marge de manœuvre possible en terme de réalisme ou d'utopie. Il était possible de constituer une société idéale et nouvelle, tout autant qu'il était admis d'amender simplement la société actuelle. Cette absence de consigne poussait le groupe à se positionner tout seul à ce sujet, ce qui produit des positionnements significatifs.

Voici certains extraits d'échanges dans les groupes travaillant à la constitution de leur société. Les « utopistes » s'opposent souvent aux « réalistes ». Notons ici que la notion d'utopie est pour certains quelque chose de très positif car c'est le moteur de la transformation. Pour d'autre, au contraire, c'est un vrai frein. Et aussi bien les utopistes que les réalistes tirent le même constat au sujet de la difficulté à imaginer un monde en se détachant complètement du monde existant. Ce qui semble plutôt logique, car les avancées sociales, les transformations, les mouvements, s'inspirent nécessairement de la réalité. Effectivement, l'invention pure et totale, qui ne partirait de rien, est certainement impossible. D'autant plus que le temps imparti pour faire ce jeu de société est très court.

*« il faut éviter d'être influencé par ce qu'on connaît », « oui, il faut faire preuve d'imagination »*

*« Une société réaliste s'il vous plait ! parce qu'une société où tout va bien, non merci... »*

*« On bouscule tout, ça va pas. Je reste bloquée dans ce qui existe déjà. »*

*« Ca c'est gratuit, ça c'est gratuit, ça c'est gratuit... Non mais ça va pas! »*

De manière analogique à l'opposition « réalité / utopie », une autre forme de conflit idéologique s'immisce entre les partisans des « barrières » et les partisans de la « liberté ». Il est intéressant de voir le jeu des postures entre les volontaires, qui tous représentent quelque part des figures symboliques de la politique.

*« Il faudrait partir d'une société où tout le monde s'aime. Pas de limites, pas d'exclusion, tout serait possible. » « Non je pense qu'il faut mettre des barrières, parce que la pensée c'est quelque chose de super vaste. »*

*« On est horrible, on est en train de vachement radicaliser la société »*

Certains prennent des postures très libérales ou libertaires, d'autres ressentent un besoin d'intervention et d'encadrement voir d'ordre. Certains visent une transformation fondamentale de la société quitte à y provoquer une forme de chaos, d'autres préfèrent l'amender dans une forme de paix sociale. S'expriment donc au travers de ce jeu et dans la posture des volontaires, l'incarnation des grands courants politiques et historiques.

*« Oh non, pas de prison! Il faudrait revoir les règles, pas d'enfermement. »  
« Mais alors, pour des trucs super graves, qu'est-ce que tu fais? »*

Bien sûr la cohérence n'est jamais totale. Un même volontaire, sans en avoir conscience, peut avancer deux ou plusieurs idées qui appartiennent à des courants opposés, et cela lui paraîtra cohérent. Par exemple, pour sortir de la logique des partis politiques qui seraient dominants et trop éloignés des problématiques du peuple, il est proposé des les éradiquer pour que l'Etat ne travaille uniquement qu'à l'intérêt général de sa population, sur la base de l'unanimité. Ceci aurait plutôt tendance à anéantir le débat d'idées, ce qui est pourtant au départ de la réflexion le reproche fait aux partis.

*« Pas de concurrence politique, pas de logique de partis, on travaille pour l'intérêt général. On travaille la culture de l'unanimité » « Oh je vais me faire chier dans cette société où tout le monde est d'accord!!! »*

La difficulté pour se départir de la réalité actuelle est ressentie à chaque fois qu'une idée légèrement en décalage est avancée. Ce qui donne systématiquement lieu à un débat très intéressant, car ce sont les exemples concrets de la réalité qui servent l'argumentation contre les idées plus décalées.

*« Oh! là c'est vraiment utopique » « Non, moi j'étais dans l'éducation nouvelle, nous on était 15 dans ma classe. Ça parle à quelqu'un l'éducation nouvelle ? » « Quoi! 15 élèves par classe... C'est vraiment une utopie, là. » « Oui mais on est là pour ça »*

Et parfois les exemples réels mais décalés sont là pour alimenter l'utopie, mais la pensée et les modèles dominants suffisent pour les contrer.

*« Ben moi je connais de potes qui le font, ils ont un boulot qu'ils aiment et ils arrivent à mener leur vie de famille. » « Oui mais tu parles d'un truc utopique. »*

La réalité sociale est donc plutôt généralement fortement ancrée dans les esprits. Ainsi la liberté totale de repenser une société de fond en comble fait naître des questionnements étonnants et profondément pertinents. Par exemple, la possibilité de partir du postulat d'une société purement égalitaire amène la question « est-ce qu'une société sans inégalité sociale est possible? ». Ce qui fait appel à de longs raisonnements, sur le déterminisme social, sur la capacité ou non à faire changer certaines données sociales qui semblent installées depuis que l'homme existe, sur la place et l'existence d'une nature humaine, etc.

*« Et des écoles dans lesquelles il y a de la mixité sociale. » « mixité obligatoire ? » « Pas obligatoire mais prise en compte » « Ça veut dire qu'on est dans une société où il y a des différences ? » « Ben oui mais y'en a forcément » « Ben non, c'est notre société » « Ben si, y aura forcément des ouvriers, des patrons » « Bon on rend la mixité obligatoire, voilà »*

*« Est-ce qu'il faut vraiment une école? » « Non mais l'idée c'est pas de faire une société anarchique. »*

Ce genre d'opposition et l'ancrage permanent à la réalité viennent forcément perturber le débat et l'entente au sujet des différents thèmes du jeu. Ainsi pour trouver un accord il va falloir faire des compromis qui régulièrement ramènent souvent à une forme de réalisme, quand bien même les idées proposées sont perçues comme novatrices chez les

volontaires! Pour le dire autrement, leur jeu de posture les amènent à recréer collectivement de toute pièce des choses déjà existantes, tout en ayant l'impression d'inventer. Mais ceci ne minimise pas vraiment la portée de leur engagement, car derrière des idées pas toujours nouvelles, il y a toujours de valeurs et des cadres idéologiques assez radicaux. Ils ne sont cependant pas toujours explicités et opèrent de manière latente.

## II/ Economie

Très rapidement les volontaires perçoivent les interactions entre les thèmes. Il est impossible de traiter l'économie sans aborder l'éducation, qui elle-même dépend de la santé qui elle-même est financée par des prélèvements sur l'économie... Ceci relève donc d'une certaine finesse d'analyse, qui fait appel à une intelligence de la complexité et de la multitude. Les volontaires ont une conscience quasi intuitive des jeux d'influence entre les grands thèmes de la vie sociale. Leur pensée n'est donc pas sectorielle et disciplinaire, mais multidimensionnelle, interactive et transversale. Elle est donc en mouvement.

Par exemple, notre jeu de société ne fait pas intervenir directement la variable de l'environnement. Mais très vite ce thème ressort, à travers l'économie en général, sur la question des besoins notamment, mais aussi pas le biais de l'éducation, comme s'il y avait une nécessité d'imprégner les consciences concernant la chose écologique, dès le plus jeune âge.

*« Une société qui ne produise que ce qu'elle a besoin. » « Planifier nos besoins et faire en sorte qu'on ne prenne pas à la nature plus que ce dont on a besoin. » « Il faut raisonner nos besoins. » « Des besoins raisonnés? » « Par exemple t'es pas obligé d'acheter des fraises en hiver. » « Alors ça c'est de la dictature. »*

Au sujet de l'économie, trois axes de discussion majeures sont apparus au sein des douze demi groupes: l'égalité (dans le travail notamment), la gratuité ou le troc, et l'environnement.

### L'égalité au travail

En amont de la notion d'égalité, la place accordée au travail est largement questionnée. Ceci est plutôt intrigant, puisque nous avons vu que le travail occupe souvent la première place au sein de leurs aspirations personnelles. Mais en groupe cette posture peut changer car la discussion amène chacun à se repositionner différemment. La confrontation fait germer des interrogations nouvelles, liés à une situation nouvelle et un décalage dans l'éclairage que l'on porte sur un sujet.

*« Qu'est-ce que le travail, est-ce qu'on part du principe que seul le travail salarié est valorisé dans la société? »*

*« La libération de l'homme passe par libération du travail. Quand il n'y aura plus de labeur, l'homme sera riche »*

Aborder le thème de l'égalité au travail c'est aussi une manière de relativiser la position du travail dans la société. Car la distinction des êtres sociaux passe en grande partie aujourd'hui par leur position occupée en terme d'emploi dans l'espace social stratifié. Casser la hiérarchie au travail revient à questionner cette stratification sociale.



L'égalité au travail est donc souvent proposée pour niveler les positions hiérarchiques. Celles-ci seraient vecteurs de statuts sociaux différenciés, basés sur une forme de mérite, qui serait inacceptable ou pernicieux pour le corps social. La question du mérite vient alimenter un débat tout à fait pertinent, pour certains il est juste et pour d'autres c'est une source de dysfonctionnement social et donc d'injustice.

*« Comment on fait pour justifier l'égalité de tous dans le travail, en terme de responsabilité? » « Les responsabilité c'est un choix, si tu veux un poste à responsabilité, tu l'as choisi, pour autant tu n'es pas plus méritant que d'autres » « Non mais comment tu fais pour justifier qu'un type qui a fait beaucoup d'études et qui a un boulot avec plus de responsabilités ne soit pas plus méritant? »*

*« Est-ce qu'on fait une répartition au mérite? » « Non »  
« Salaire maximum alors? Pour tout les métiers? » « Non je suis pas d'accord; celui qui a fait des grandes études, il doit avoir plus. »*

Le travail est aussi envisagé comme un labeur dont il faudrait se répartir les efforts de manière plus égalitaire. Et par contraste, l'idée peut-être proposée de façon très verticale.

*« Pour le travail, j'ai une idée de génie, si vous êtes pas d'accord je vous frappe tous. Je pense qu'aujourd'hui il y a des tâches ingrates et des gens qui font des trucs qui leur plaît. Je pense qu'ils faut répartir les tâches ingrates entre tout le monde. Un tiers du temps on fait les tâches ingrates, pour la société et 2/3 ce qui nous plaît. »*

Puis le débat perd parfois de sa hauteur pour revenir s'ancrer solidement à la réalité, en oubliant rapidement l'exigence de production du jeu de société proposé, et en ignorant la montre qui est sensée pourtant se faire pressante. Plus que sur le fond, l'échange qui suit est intéressant car il montre la passion avec laquelle les idées sont défendues, au point de sortir du cadre du jeu, car les idées comptent encore davantage.

*« Mais je trouve pas qu'en France il y ait tant que ça trop d'arrêt de travail »  
« Oh ben si quand même » « C'est comme de dire que ceux qui vivent du chômage et ne cherchent pas de travail sont majoritaires, c'est cacher le vrai problème. »*

Enfin le sujet de l'égalité au travail est généralement soulevé par l'intermédiaire d'une proposition d'instaurer un revenu universel, un salaire à vie inconditionnel, un salaire citoyen...

*« Revenu de base inconditionnel (toute personne quel que soit son âge, sa catégorie sociale, reçoit le même revenu de base qui surviendrait aux besoins alimentaires) après il choisit si il veut travailler ou se consacrer à sa passion. »*

Cette proposition est assez récurrente, elle est à rapprocher d'une volonté générale de faire jouer à l'argent un rôle moins stigmatisant et discriminant. Ceci se confirme dans les propositions systématiques de mettre en place une économie plus humaine, basée sur un système monétaire alternatif ou sur le troc.

Et plus globalement, les volontaires s'accordent sur l'idée qu'il faudrait retrouver une forme de ferveur en l'intérêt général, ou en l'intérêt communautaire. Car ceux-ci seraient relégués en arrière plan, puis que l'intérêt particulier dominerait tout selon eux. Et cet intérêt personnel serait lui-même dominé par une quête d'accumulation d'argent déraisonnable. Encore une fois, l'argent en tant que fin en soi est pointé du doigt.

*« Il faut arrêter la privatisation, les transports doivent être publics. »*

*« Il faudrait que l'intérêt général prime sur l'intérêt personnel » « Mais comment peut-on arriver à l'égalité pour tous, et l'épanouissement de chacun ? »*

*« Faire que l'argent qui soit gagné soit réinvesti pour les travailleurs. Et ça aussi c'est encore un rapport avec l'éducation »*

Alors le troc et la gratuité sont autant de solutions pour se passer de l'argent qui détournerait l'homme et la société de ses vraies aspirations.

### **La gratuité**

Etablir un nouveau rapport à l'argent, voir même sortir d'un système monétaire, est une proposition omniprésente dans tous les ateliers. Il est d'ailleurs étonnant qu'un tel consensus existe chez les volontaires, alors qu'en société l'argent fait plutôt l'objet d'une acceptation générale. En l'occurrence, l'argent est un des points sur lequel les volontaires savent très bien se départir du réel pour imaginer et concevoir des formes alternatives. Mais bien sûr, dans leur propre clan, des freins à l'utopie surviennent en invoquant des principes de réalité.

*« Il faut un profit zéro », « Moi je suis pas forcément pour le profit zéro. Pourquoi je vais me faire chier à plus produire si je suis pas payé plus? » « Parce que tu seras bien éduqué. »*

Ce dernier échange montre également comment les volontaires désireraient orienter l'école, et quel rôle ils aimeraient la voir jouer en société. En l'espèce, il s'agirait d'éduquer à d'autres formes de relations sociales que celles sous-tendues par l'économie.

*« Si tout est gratuit il faut que les gens acceptent que les échanges se placent sur une autre plan. » « Oui mais si le moyen d'échange c'est le don... Il faudra bien des chartes pour éviter les déviances. » « Il faut une cellule centrale qui gère ça » « Il y aurait un ministère de l'estimation des biens et services. »*

La clé de voute de cette bâtisse idéologique de l'égalité ou du troc, c'est la refondation des rapports sociaux. Le but serait de les orienter en vertu de valeurs humanistes, comme si celles-ci étaient fondamentalement contraires aux valeurs économiques. On peut donc supposer que pour les volontaires, l'économie serait une sorte de bulle autonome qui concourrait à d'autres idéaux que ceux dont l'homme a modestement besoin. L'économie ne serait ni au service de l'homme, ni même une activité neutre qui est intrinsèque aux rapports sociaux. Ce serait un univers clos, peu désirable, et qui jouerait un rôle trop important en société.

*« Est-ce qu'on pourrait imaginer de valoriser le troc, les échanges. »*

*« Moi, j'aime bien le système du troc plutôt que l'argent. »*

*« On passe par le troc, comme ça on sera tous égaux » « Je suis pas d'accord parce qu'un gars qui a des cochons par exemple il acceptera pas de troquer contre n'importe quoi, Comment tu fais pour les biens qui sont différents et qui n'ont pas de valeur commune? . »*

L'argument des réalistes est bien évidemment celui de l'absence d'un étalon qui permettrait de lisser les écarts de nature entre les biens échangés. Notons cependant que ce contre-argument a été soulevé systématiquement et que beaucoup de groupes ont trouvé des manières alternatives de contourner ce problème... Notamment en récréant une autre monnaie, plus locale, plus éthique, qui ne serait pas l'objet d'une accumulation.

### **L'environnement**

La protection des ressources naturelles, de la biodiversité, du paysage (...) passent pour les volontaires par une relocalisation des activités de production. Autrement dit, la mise en place de circuits courts où producteurs et consommateurs seraient géographiquement et humainement rapprochés. L'intermédiaire du super marché serait supprimé au profit de relations plus communautaires et de proximité.

*« Il faudrait développer ce qui est local, encourager l'économie locale sans se couper du monde. Oui, une économie relocalisée et intelligente. Une économie déconnectée du système boursier donc. Elle serait liée à l'éducation, ça commencerait par apprendre à vivre simplement »*

Le thème de la relocalisation des activités de production fait aussi partie de ces piliers communs mis en valeurs dans les ateliers. Ils conjuguent l'aspect humain et environnemental, ce qui semble séduire énormément les volontaires.

De la même manière, la question des transports propres n'est jamais déliée avec celle de transports plus collectifs et plus humains.

*« Il faut optimiser les transports, soyons radicaux, supprimons les voitures, on trouvera les moyens commun d'aller au travail, on mettra le co-voiturage, le bus, rassembler des personnes pour aller ensemble à un endroit. »*

*« Pour moi ça fait 40 ans qu'on aurait un autre moyen de locomotion si y avait pas le lobby du pétrole. »*

*« Plutôt que de faire les efforts sur les transports particuliers, on devrait multiplier les sources d'énergies, aux transports en commun, favoriser le côté commun, covoiturage »*

La « conscience écologique » semble donc être largement entrée dans les mœurs, et il est encourageant de voir que les volontaires la place à un niveau organisationnel et systémique, plutôt que personnel. Dans les sociétés idéales qui ont été décrites lors de ces ateliers, il s'agit moins de culpabiliser chacun dans ses comportements néfastes pour la nature, que d'entrevoir des modes de fonctionnement collectifs qui rapprochent les individus entre eux, et dont l'impact environnemental serait plus acceptable.

Que ce soit au niveau de l'économie en général ou de l'environnement, le changement désiré semble toujours passer par une éducation particulière, qui mettrait en avant de nouvelles valeurs et donc de nouvelles méthodes. Il y a là une compréhension remarquable des processus qui élaborent les valeurs ou les modèles en société et qui finissent par produire le monde tel qu'il est.

### III/ Education

Manifestement, les relations douloureuses entretenues avec l'école ont créé des désirs très marqués d'alternatives éducatives. Dans l'organisation du temps scolaire d'abord, ensuite dans le contenu des programmes et enfin dans les valeurs que les choix pédagogiques induisent, les volontaires ont des idées assez précises et souvent très documentés.

#### Les temps scolaires

Une place déterminante est accordée aux activités habituellement comprises comme périscolaires. Le sport, la pratique artistique, la culture en général, sont entendus comme vertueux pour l'individu par les volontaires qui estiment que ces activités devraient être intégrées à l'école. C'est aussi dans une perspective d'égalité face à ces pratiques que le cadre de l'école est proposé. Plutôt que de laisser ces plaisirs abandonnés au déterminisme social, l'école serait un espace plus égalitaire qui permettrait à tout le monde de les connaître. Et en même temps, ce serait un moyen de casser la discipline scolaire vécue comme barbant, en y insérant des activités ludiques, basées sur un idéal « d'éveil » et de pratiques collectives.

*« Cours que le matin., Ils ont des cours théoriques le matin et après activités plus ludiques, développement corporel »*

*« Théorique le matin et pratique l'après midi. On met l'extra-scolaire dans l'école. »*

*« Priorité à l'épanouissement, une école où il y aurait des activités. »*

*« L'école Montessori... Y a des écoles... Une école à la carte! »*

L'école Montessori, la pédagogie Freinet, les expériences scandinaves reviennent de manière incessantes dans le projet de transformation de l'école. Ceci dénote une certaine propension à se documenter et à se renseigner sur les enjeux de l'école et ses alternatives. Il est notable de voir que certaines personnes ayant un rapport difficile à l'école, ne se sont pas contentés de la critiquer, ils en ont élaboré des alternatives et sont capables de faire des propositions. Encore une fois, c'est une preuve de « citoyenneté », et d'engagement, même si le mot n'est pas explicitement prononcé. Cependant, nous pouvons émettre quelques nuances à ce propos, car Montessori et Freinet ou les pédagogies actives et participatives font l'objet d'une discussion au delà des jeunes, notamment dans la communauté enseignante. Or les expérimentations restent peu nombreuses, ce qui pousse à croire que ce sont des modèles pédagogiques dont on parle plus qu'on ne les applique. Il y a donc un consensus derrière ces idées, mais finalement elles sont peut-être plus des formes incantatoires, dont le seul enseignement à tirer reste le ras-le-bol de l'école telle qu'elle est, et la nécessité de l'ouvrir à de nouvelles méthodes.

L'école à la carte est cependant amendée par beaucoup, qui rappellent la nécessité d'une base commune, d'un socle commun de connaissance, pour ne pas renforcer les inégalités préexistantes à l'école.

*« L'école ne sert pas seulement à être formé professionnellement, elle a avant tout pour fonction de nous donner une culture, des outils de réflexion, des constructions mentales et une propension à exister collectivement. »*

## **Le contenu des programmes**

Au moment de décider de la teneur du savoir dispensé à l'école, l'éternelle question du rôle émancipateur ou non de l'école est posée. Est-ce que l'école est simplement là pour adapter les individus à la société, ou doit-elle donner aux membres de cette société les moyens de la transformer?

*« Moi je veux rajouter les langues. Et la philosophie dès le primaire. » « Moi je suis pas sûre de ça par contre. » « Ça dépend comment t'apprends, la philo c'est apprendre à poser les questions et c'est important dès 5 ans. »*

*« Éduquer à la coopération, idée d'une approche systémique, pas basée sur les notes, mais sur une logique de compétences. Par compétences on peut repérer tes lacunes et travailler sur tes lacunes. Valoriser les talents de chacun, parce qu'il y a plusieurs sortes d'intelligence. Développer l'esprit critique dès le plus jeune âge. »*

*« Je pense qu'il faut protéger l'enfance et qu'il ne faut pas développer son esprit critique car c'est lui faire découvrir le monde dans sa cruauté. Il y a certaines réponses qui ne sont pas nécessaires à un certain âge. »*

*« On supprime l'école privée. École unique pour tous. » « Une seule école? »  
« Moi j'aurai vu une école qui forme les futurs citoyens jusqu'à 20 ans et une école qui s'adresse aux adultes »*

*« Plus de privé? moi je suis pas d'accord, moyen de pousser l'excellence de chacun »*

Le débat est difficile à trancher dans le temps imparti par le jeu de société. D'ailleurs les projets produits en terme d'éducation n'ont rarement fait l'unanimité, même si la tendance générale reste à une grande force de séduction exercée par les pédagogies alternatives, participatives, dynamiques...

## **Les valeurs pédagogiques**

Derrière la proposition de nouvelles formes d'enseignements, se cache de nouveaux systèmes de valeurs. Peut-être est-il difficile de parler de nouveauté à ce sujet d'ailleurs, car il est rare que les volontaires, au moment de proposer des formes alternatives d'école, s'écartent réellement des idéaux de l'école républicaine actuelle. Mais nous suggérons que c'est l'école actuelle qui s'écarte des idéaux républicains, et que le projet des volontaires est bien de retrouver une cohérence à ce sujet.

Ces valeurs sont d'abord relatives à l'égalité, que ce soit pour la pratique des activités ludiques, ou que ce soit par rapport au système de notation.

*« Il ne faudrait pas de système d'évaluation traditionnel, projet commun, en lien directement avec le développement de la culture, des arts et des sports. Base commune pour contrer les inégalités. »*

Il est vrai que la notation scolaire, qui se base sur des codes culturels dominants (savoir lire, écrire, compter, avoir un comportement studieux...), exclue d'office une partie des classes populaires qui n'ont pas grandi en assimilant ces codes là. Et mettre les élèves dans une logique de compétition au travers de la notation basée sur ces codes, revient à les classer à l'instar de la stratification sociale actuelle.

La volonté de tisser des liens plus forts entre l'école et la famille peut relever de cette envie de casser les barrières sociales entre certaines classes sociales et l'école. Le but serait de retrouver une forme de mixité et de brassage social.

*« Un rapport plus rapproché aux enseignants. Une équipe qui s'occupe également des familles. Recréer le lien école famille. »*

De la même manière, il y a une envie de casser les ségrégations générationnelles, pour faire en sorte que l'expérience, au delà du savoir académique, fasse aussi l'objet d'une transmission à l'école. Ceci est une façon de repenser le rôle de l'enseignant.

*« Transmission par les anciens. Classes intergénérationnelles. On communiquerait ensemble. Les vieux ne diraient plus que les jeunes, c'est des délinquants. »*

Enfin, la pression scolaire exercée par la compétition instaurée entre les élèves semble être pour les volontaires une des sources de l'individualisme et de la concurrence qui existe ensuite dans le monde professionnel et économique. Souvent le lien entre l'école et l'économie est dressé. La proposition consiste souvent à dire qu'il faut un individu éduqué à la solidarité, à l'égalité, à la coopération, pour que la société devienne ensuite plus juste. Et bien évidemment, le contre argument qui consiste à valoriser les élites et le dépassement de soi se fait vite entendre.

#### **IV/ Gouvernance:**

Les volontaires ont montré leur difficulté à imaginer des systèmes politiques qui sortent des gonds de ceux déjà existants. Les modes de gouvernance choisis sont souvent inspirés, parfois sans le savoir, de la démocratie représentative actuelle.

#### **La politique de proximité**

La tendance dominante reste une aspiration à un lien plus direct entre le peuple et ses politiques. Car la « politique » n'est rarement pensée au sens noble. Dans l'esprit des volontaires, il s'agit avant tout d'une profession, d'une carrière et d'un jeu proche du théâtre entre politiciens.

*« Il faut un système plus collectif et abandonner la profession de politicien »*

*« Il faut des moyens de réaction populaire immédiats et des choses plus centralisées. Moi j'aurai bien vu au niveau local un tirage au sort. Une représentation tournante. »*

*« Pas de concurrence politique pas de logique de parti, on travaille pour l'intérêt général. On travaille la culture de l'unanimité. »*

Le local ressurgit donc assez systématiquement, comme si la politique s'était envolée vers des sphères inaccessibles, déconnectées du citoyen. Ce constat de base largement partagé donne naturellement naissance à l'idée d'une gouvernance directe, du peuple par le peuple. Puis la question de la logistique et de la lourdeur de la prise de décision se pose... Alors on revient rapidement à une forme de représentation et à la délégation de pouvoirs.

*« Il n'y a plus d'Etat. Le peuple quoi! Mais il faut quand même qu'il y ait des élections, le peuple peut pas gouverner en direct. Il faut des assemblées locales. »*

C'est à ce moment là, sans le savoir, que les volontaires recréent des procédures de délégation et de contrôle de l'exercice du pouvoir qui sont très proches de celles que l'on connaît actuellement. Le principe d'Etat-Nation et la nécessité que les représentants soient responsables électoralement et juridiquement du mandat qui leur est confié, qu'ils soient soumis à des règles communes, dont l'observance serait contrôlée par des instances indépendantes... Ainsi très rapidement, parce que les volontaires sont partis d'une idée utopique, ils finissent par retomber dans la réalité actuelle, et recréent la séparation des pouvoirs ou la démocratie représentative sans s'en rendre compte.

De la même manière, la notion d'échelle locale de représentation, qui est omniprésente dans les propositions de rapprochement des gouvernants et des gouvernés, donne naissance à des formes de collectivités locales assez similaires à nos collectivités territoriales actuelles.

Ceci est d'autant plus marquant qu'ils réinventent le partage de compétences entre niveaux de collectivité, selon un principe proche de celui de la constitution au sujet de la décentralisation. C'est à dire que les collectivités auraient en charge un bloc de compétences qu'elles seraient les plus à-mêmes d'exercer au regard de leur échelle territoriale.

### **L'encadrement de l'exécutif**

Cependant, il semblerait qu'une tendance se dégage quant au souhait d'affaiblir des pouvoirs exécutifs, au profit du pouvoir législatif. Le pouvoir exécutif est donc peut-être le symbole d'une classe politique égarée dans des problématiques qui ne seraient pas celles des gens.

*« Ils ne faudrait plus de président, qu'il n'y ait plus une personne à la tête de l'état, qu'il n'y ait plus de pouvoir exécutif mais seulement législatif. »*

Les volontaires se font donc souvent l'écho d'un discours populaire qui tend à dire que la classe politique serait trop intéressée, trop carriériste... Toutefois, ce discours trouve vite des contradicteurs dans le débat, qui s'élève assez facilement. Des aspects plus intéressants de la gestion de la Cité sont soulevés ensuite. Une fois aux commandes politiques de cette société idéale, les volontaires touchent du doigt les différents enjeux et leurs interactions, ne serait-ce que par la confrontation à l'autre et la difficulté de s'accorder sur le fond. Et enfin, les volontaires prennent conscience que l'application d'une utopie ou d'une valeur générale doit s'articuler dans tous les secteurs et à tous les niveaux. Ceci demande donc bonne capacité à

penser un projet intégré et cohérent dans toutes ses dimensions. Cette articulation multi-dimensionnelle saute souvent très rapidement aux yeux des volontaires.

*« On a dit qu'on produisait que ce dont on avait besoin, donc on planifie, mais je viens de me rendre compte, c'est vraiment complexe de gérer un Etat »*

Des dérives totalitaires plus ou moins assumées apparaissent quand les raisonnements sont poussés dans leurs derniers retranchements. Les idées les plus attrayantes à la base sont souvent détournées de leurs fondements, et il est très délicat de les décliner dans tous les champs à traiter.

*« Je suis pour l'idée qu'il y ait aussi des devoirs, une charte de devoir de démocratie. Par exemple, si tu ne respectes pas les règles, tu es déchu de ta nationalité... » « Mais le gars il va où? » « On les tue pas, on les fout dehors. » « Oh non, pas de prison! Il faudrait revoir les règles, pas d'enfermement. »*

Cet exercice de conception d'une société convenable montre que la force des utopies n'est parfois pas suffisante pour dépasser certains réalismes. Il est difficile de s'extraire de la réalité ambiante pour dégager un projet de société innovant. La conscience citoyenne, l'engagement, le civisme se trouvent dans cette posture finalement assez courageuse des volontaires, qui consiste à essayer de dessiner des horizons plus désirables alors qu'ils ont les pieds englués dans la réalité.



# ANNEXES

# ANNEXE 1

## Déroulé de la formation:

Principe de progression:

**présentations individuelles => dynamique et identité de groupe => production collective**

Les entretiens de parcours d'expérience réalisés de manière concomitante servent à chacun pour accoucher de son histoire, conscientiser son parcours...

A toutes les étapes, les prises de notes servent à enregistrer ce qui fait sens et à collecter les matériaux pour produire un document reflétant les paroles et problématiques soulevées.

### Temps 1 : petite histoire-grande histoire

Présenter rapidement notre démarche (participative, pas académique et descendante, on cherche à faire que les uns apprennent des autres) et nos postulats (les jeunes ont des formes de conscience « politique », se posent des questions des sociétés...) l'idée c'est de émerger tout ça avec le groupe, et de ne pas être didactique.

Lancer le tour de table PH/GH, chacun se présente rapidement, soi, sa mission, ses enjeux + sa PH/GH, en 2 minutes environ.

Amener chacun à justifier ses choix

Rebondir au besoin après une prise de parole sur le sens de cette ph/gh (question, précision, ou « ca me fait penser à... »)

Celui qui vient de présenter sa ph/gh écrit la ph/gh du suivant

Les formateurs jouent le jeu comme les autres

On ne fait qu'un tour, si l'atelier finit avant les 2h imparties, on arrête.

On fait un débriefing avec le groupe, en regardant la frise, sur les thèmes récurrents, les tendances qui se dégagent, les points marquants, les premiers constats à tirer... L'idée c'est d'amener le groupe à faire ces constats, et au besoin en proposer d'autres.

Avant de clore l'atelier, bien demander si quelqu'un désire ajouter quelque chose

Matériel: stylos + frise papier au mur, ordi ou cahier pour noter

### Temps 2: Débat mouvant:

Expliquer les règles (on pose une question dont la réponse s'exprime par « oui » ou par « non », ceux qui pensent « non » vont de ce côté, les « oui » de l'autre, une personne argumente d'un côté, une autre répond de l'autre côté, quand une personne est convaincue par les propos de l'autre, elle change physiquement de côté en expliquant son choix)

Participer au même titre que les autres, avant tout pour faciliter/relancer le débat, l'éclairer d'une manière différente, sortir d'une impasse...

Organiser un minimum la parole pour faciliter l'écoute et l'argumentation de chacun

Repérer ceux qui ne se positionnent pas ou ne prennent pas la parole, et les inviter finement à participer en évitant d'être trop frontal et de générer des blocages

Rebondir en proposant une question qui décale le débat (exemple : question 1 : « avez vous le pouvoir? », question de rebond: « si non, est-ce que le pouvoir est dans les mains des politiques? » ou « si oui, avoir le pouvoir est-il souhaitable? »...)

Avant de clore le débat, bien demander si quelqu'un désire ajouter quelque chose

## **Temps 3 : le « jeu de société »**

### **Phase 1 : lancement**

- Articuler avec le débat mouvant (« pour mettre en pratique ce qu'on vient de dire... »)
- Présenter les règles: dans une société qui vous convient (on part d'un territoire équilibré en ressources naturelles, avec une démographie stable, une géographie et un climat sans extrême...), décidez des grands axes, principes, lignes, que vous mettrez en place dans les domaines suivant: Culture, Santé, Education, Transports et communications, Justice et défense. Question subsidiaire à poser en même temps: Comment prenez vous les décisions dans cette société? Et expliquer qu'il faudra présenter une synthèse de cette société à l'autre groupe, qui la questionnera.
- Travailler par groupe de 10 maximum (5 idéal).
- Prendre des notes précises sur l'échange
- Ne pas intervenir, sauf au besoin pour rappeler une règle, répondre à une question
- Régulièrement, il faut rappeler le temps (il vous reste 40 min, 30 min, 20 min...)
- Observer les jeux de prise de parole, les ascendants, les dominations, les manipulations, les modalités d'accords et de consensus...
- Pendant l'échange, bien rappeler au groupe de prendre des notes pour pouvoir présenter une synthèse plus tard
- Arrêter au bout d'une heure.
- 

### **Phase 2: confrontation des sociétés**

- les règles: un groupe de 10 présente, l'autre prend des notes. Dans cette présentation (qui se fait librement selon les modalités décidées par le groupe), l'autre groupe n'intervient pas, sauf pour des questions de compréhension. Le deuxième groupe présente.
- Une fois les présentations faites, un groupe questionne la société de l'autre, puis inversement.
- Veiller à ce que la parole tourne
- Si besoin, décaler ou éclairer autrement certaines questions qui s'enlisent et qui ne produisent pas (en réinjectant de l'histoire par exemple, ou une théorie, en redonnant du sens, de la complexité, du recul...)
- Interroger les deux sociétés, sous des angles que le groupe n'a pas abordés. Relever des phrases « vous avez dit que... pourquoi? Ca veut dire que vous pensez que... ? Parce qu'on pourrait aussi imaginer que... »
- Etre attentif aux valeurs et principes sous-jacents des sociétés proposées, les conscientiser si le groupe ne l'a pas fait de lui-même, révéler les contradictions ou paradoxes cachés...
- Interroger le groupe sur sa manière de s'accorder (« vous avez fait comme ça, c'est un choix collectif ou ça s'est fait naturellement? Pourquoi...? »)
- Souvent la présentation des sociétés est plus pauvre que l'échange qu'il y a eu pour la construire, donc il est important dans la confrontation entre les groupes, de faire référence à ce qui a été dit dans l'échange, pour réintroduire dans le débat l'aspect de la construction, et certaines intentions perdues par la suite.
- Débriefing, en soulignant notamment la complexité, l'interrelation entre les différents domaines. Dire par exemple « si on allait plus loin dans votre société, ça voudrait dire qu'on arriverait éventuellement à telle situation... » « ou ceci existe déjà dans notre société actuelle, c'est le parlement, la démocratie représentative... » ou « cette piste existe, c'est la théorie de ... ou la proposition de... ». Donner de la matière au groupe s'il veut approfondir ses recherches, quand on voit une connexion possible.
- Demander un travail d'écriture à chacun, pour donner un retour sur la formation, son

ressenti, son bilan, ses propositions pour l'améliorer...

## **Temps 4 : « Entretiens de parcours individuels »**

### **Les buts**

Proposer un espace d'expression et d'écoute pour que la personne accouche de son histoire de vie, conscientise son parcours, et construise une parole sur sa propre expérience.

Faire émerger des problématiques, des enjeux, des nœuds déterminants dans son parcours

L'aider à relier les différents éléments de son expérience, qui paraissent souvent aléatoires et sans lien (sans pour autant créer une cohérence factice et égotique, ce que Bourdieu appelle « l'illusion biographique »), donc accepter aussi les contradictions, ne pas tout expliquer...

Accompagner la personne pour qu'elle éclaire son parcours d'une manière nouvelle ou décalée.

Récolter des matériaux pour pouvoir produire une analyse transversale à tous les entretiens

### **Techniques:**

#### **Le lancement:**

Présenter rapidement le principe de l'entretien et l'utilisation que l'on en fait (entretien libre, la personne raconte ce qui fait sens pour elle dans son expérience, elle choisit ce qu'elle veut dire et met la limite de l'intime où elle veut, ces entretiens seront recoupés avec les autres de manière anonyme, et analysés pour comprendre les problématiques qui traversent les jeunes, les services civiques, le travail de cette génération...)

Lancer l'entretien par une question d'accroche assez simple et légère, et depuis cette première réponse on entre dans le contenu de l'expérience grâce à un rebond (« Comment t'es tu retrouvé à Bugeat cette semaine? [réponse] Ha, parce que tu as vécu à tel endroit? T'as grandi là? T'as étudié là bas? T'as travaillé.... »).

Chacun développe sa technique à sa guise (et la communique aux autres interviewers). La technique proposée ici n'est pas la seule, c'est le contact humain qui joue avant tout, et qui reste déterminant du début à la fin.

#### **Le contenu:**

Le récit peut être chronologique, d'un point de départ jusqu'à aujourd'hui, avec des retours en arrière explicatifs si besoin

Le récit peut-être thématique, avec des passerelles entre les thèmes (les études, la famille, le foot...)

Le plus généralement, les deux approches s'entremêlent (à l'intérieur d'un récit chrono, on jongle entre les thèmes), il faut simplement être à l'écoute pour sentir la culture de l'autre et l'accompagner dans sa narration, ce n'est pas grave si le récit a l'air décousu.

Rebondir sur des phrases prononcées, sans couper la parole « Tout à l'heure tu as dit que [...], mais ça veut dire quoi? Pourquoi?... » « tu as parlé de [...], tu peux m'en dire plus? »

Il est possible de proposer quelques interprétations à chaud, notamment pour souligner des problématiques (paradoxes, contradictions...), si cela permet de relancer l'entretien et d'aborder des choses nouvelles. « Tu as dit que tu voyais les choses comme ça, mais tu as aussi dit que [...]. Comment tu gères cela?... »

Pour s'aider à relancer, garder en tête les différents grands axes par lesquels passent les parcours en général, pour appuyer sur certains points non traités: l'enfance, la famille, le territoire, le changement de territoire, l'école, les passions, le sports, le corps, la création et l'art, le travail, la formation, les études, l'argent, l'engagement, les idées politiques...

#### **La clôture :**

- Demander à la personne si elle a fait le tour, si elle désire ajouter quelque chose
- Proposer quelques pistes de réflexions par rapports aux problématiques exprimées, donner

des tuyaux si l'on en a (contact d'une asso, d'une boîte de formation, d'un réseau, une référence d'une bouquin...)

- Si cette proposition relance le débat, tant mieux, tant qu'il ne s'agit pas de redite.

### **Principes généraux:**

- Subjectivité de l'interviewer: elle est inévitable, donc plutôt que de la déguiser en pseudo neutralité, autant l'assumer, donc il est possible de faire part de ses réactions, de son étonnement, de ses interprétations, à condition que cela facilite le récit de l'autre, sinon il vaut mieux se taire.
- L'empathie: pouvoir se mettre à la place de l'autre, comprendre au mieux sa culture pour avoir les « rebonds » et les relances les plus pertinents au regard du vécu de son parcours. (Attention, l'empathie n'est pas la compassion!)
- La distance (qui n'est pas contraire à l'empathie, elles vont ensemble): on prend un point de vue d'ensemble sur le parcours, ce recul permet de mettre le doigt sur les problématique, les noeuds, les enjeux, les contradictions.

### **Points importants:**

- Noter l'adresse mail de la personne pour pouvoir lui envoyer son récit écrit
- Ne pas tomber dans un entretien trop psychologisant, le but n'est pas de traiter des pathologies, car on serait bien emmerdé, par contre il peut en être question à un moment si la personne y vient d'elle même. Dans ce cas il faut jouer sur l'humain, l'empathie, l'écoute, rester léger dans la mesure du possible, ne pas ignorer le problème ou se transformer en glaçon, mais ne pas se prendre pour Freud pour autant...

## ANNEXE 2

*Exemple de notes « brutes » prises par les formateurs au cours de différents ateliers. Document qui permet d'avoir une vision du déroulement des échanges et de l'état d'esprit des participants.*

### JEU DE SOCIETE (Argumentaire seulement) (groupe Nico-Luna)

- il faut éviter d'être influencé par ce qu'on connaît
- faut faire preuve d'imagination
- on part large, en vrac et on recale dans chaque catégorie
- dans un monde idéal, il n'y aurait pas besoin de défense
- oui mais on ne peut pas contrôler les gens
- pas une défense à l'échelle de notre pays, mais avec les autres pays, qu'une défense, pas d'attaque, une défense au cas où.
- Il faut être éventuellement capable de se défendre, sans jamais avoir la prétention d'attaquer, pouvoir se protéger en mobilisant des gens
- C'est bien les mecs, vous commencez par la guerre
- Certains pays ne font pas chier, la neutralité, la suisse, ils sont super heureux les suisses, ils ne demandent rien à personne
- leur neutralité est fautive, ils vont là où le vent porte
- ils protègent les capitaux des dictateurs, de la vente d'arme, ils sont pas neutre.
- Renonce-t-on à la défense en notre âme et conscience?
- Posséder l'arme nucléaire c'est déroutant?
- Il y a des liens entre tous les thèmes
- est-ce qu'on assume d'avoir des armes de dissuasion pour faire pression sur les autres? Ou est-ce qu'on y renonce?
- On y renonce.
- La santé: c'est plus simple, ça me paraît plus important de le reste. Prendre soin des habitants, avant de prendre soin de leur confort ou de la guerre.
- Il faut partir de l'assurance, comment les gens vont se la payer
- envisager la santé gratuite, accessible à tous gratuitement.
- C'est possible si on est pas dans une société capitaliste.
- Aux us, si t'as un petit travail, t'es vraiment dans la merde, tu peux pas aller chez le dentiste, tout est relié dans le corps, donc si t'as des problèmes de dents, t'es mal pour le reste. Je suis pas du tout pour un système conduit par le profit
- Il faut rendre collectif une assurance maladie, chacun paye en fonction de ses moyens
- Ce qui me gêne c'est payer.
- La gratuité est importante.
- Il faut pas que la santé ne dépende que du travail.
- Pourquoi il faut vivre dans une société financée?
- On peut sortir du système monétaire?

Economie:

- on sort du système monétaire
- troc, échange de service
- espagne, ils ont réinventé leur monnaie, je trouve ça trop mignon, admirable
- comment on fait pour justifier l'égalité de tous dans le travail, en terme de responsabilité?
- Les responsabilités c'est un choix, si tu veux un poste à responsabilité, tu l'as choisi, pour autant tu n'es pas plus méritant que d'autres
- comment tu fais pour justifier qu'un type qui a passé 10 ans à maîtriser un sujet pointu, qu'il soit à la même hauteur que les autres;... il faut revaloriser ça. Si tout le monde a les mêmes bénéfices, tout le monde doit avoir les mêmes responsabilités... il faut abandonner la hiérarchie pour que tout le

monde soit à égalité en terme de responsabilité, tout le monde doit être resp des échec et des réussites. Le balayeur et le pdd sont remis au même niveau. A chaque décision à prendre, on demande l'avis de tout le monde

- est ce qu'on est dans un syst démocratique majoritaire? Unanime? Au deux tiers?

- Y'a bcp d'entreprises où les salariés rachètent leurs entreprise. Trouver un moyen que l'entreprise appartienne aux salariés, qu'ils aient une part de décision et qu'ils aient un place à part entière

comme ça tout le monde est au même niveau

- on peut réduire la taille des entreprise pour faciliter les décision collectives, plusieurs entreprises de 50 c'est mieux que plusieurs entreprises de 250000

niveau productivité? Concurrence?

- C'est pas grave, on est sorti du système monétaire, l'objectif n'est que de répondre aux besoins de la communauté qui les entoure. Ca va faire des tribu

- bein c'est l'éducation et culture qui répondra à cela, rappeler qu'on fait partie d'une grande société, qu'on a des intérêts en commun

- on perd toute exportation extérieur et importation.

- On a des ressources, on peut les échanger avec les autres pays,

- troc démonétarisé avec les autres pays

- prod du troc, les choses sont pas échangeables.

- Même avec la monnaie c'est pas le même prix.

- On sera tellement heureux de toute façon que les gens feront du troc avec nous

Transports communications:

- je propose le retour à la charrette

- il faut proner l'écologie,

- favoriser les transports en commun

- chez moi les bus consomment énormément et on est deux dedans, il y a des moyens plus écolo que le transport en commun, dans les campagnes y'a que des bus au gazoil avec personne dedans, il faut innover dans ce domaine de la motorisation, grâce à la recherche, faire marcher les moteurs

- plutôt que de faire les efforts sur les transports particuliers, on devrait multipl<sup>ier</sup> les sources d'énergies, aux transports en commun

- favoriser le côté commun, covoiturage

- électricité, force du vent, le soleil

- les plaques photovoltaïques sont hyper polluantes, l'éolien c'est plus intéressant

- multiplier les ressources d'énergies

- optimiser les transports, soyons radicaux, supprimons les voitures, on trouvera les moyens commun d'aller au travail, on mettra le covoiturage, le bus, rassembler des personnes pour aller ensemble à un endroit.

- C'est un réseau qui peut avoir de la puissance.

- Les transports en communs peuvent arriver en retard

- est ce que c'est grave? On pourrait se dire que c'est pas grave?

- C'est pas dérangeant dans notre société, si tout le monde est propriétaire de la soc, si chacun fait ce qu'il veut pour s'organiser...

- les gens sont plus responsables et s'investissent plus quand tu leur donne des libertés, quand on est sous la contrainte on est réticent, sans contrainte t'as envie, tu fais plus que ce que tu devrais faire,

- c'est une forme de responsabilité pour tous.

- Tout le monde aura des problème de santé, le mdécin aura du travail, il aura des produits en échange

– tout le monde contribue à la société, il n'y a pas besoin d'échange, dans l'immediat, tout le monde contribue, oui certains en profiteront peut être... mais je crois que ça peut marcher en l'autorégulation

#### Justice:

- juré de citoyens
- aux us ce sont des jurés populaires, c'est bien, une bonne direction
- est-ce qu'on a des prisons?
- Si on sort du syst monétaire, y'a vachement moins de délits crapuleux, si tout le monde a accès à tout...
- celui qui vole et qui ne prend rien en échange?
- On le prive de sa liberté?
- On peut lui demander de faire des travaux gratuits?
- Oui, en rapport avec la faute qu'il a fait
- Pour les gros délits? Un pédophile qui viole une gamine?
- Peut être on peut insister sur un système qui réhabilite plutôt que de les enfermer?
- Faut se mettre à la place de la famille des victimes? Il faut lui faire payer une dette, autre que l'enfermement
- On sort de l'enfermement systématique?
- Justice au cas par cas?

#### Education:

- ce qui me dérange, c'est tq'une fois que t'es dans une voie, c'est galère pour en sortir, jusqu'au bout il faut laisser un éventail large
- un tronc commun, avec un maximum d'info sur la suite
- On éduque jusqu'à ce qu'il ait un travail?
- Il faut laisser la possibilité de retour
- c'est l'école qui doit permettre le travail, tu sors de l'école t'es sûr d'avoir un job
- éviter la crainte de perdre et l'esprit de compétition, c'est plus motivant
- développer l'alternance
- professionnaliser les études pour apprendre les métiers en plus de certains métiers.
- Pour certains c'est plus simple d'apprendre par la pratique

#### Culture:

- accès à tous, éducation obligatoire pour tous
- mettre une base de culture dans l'éducation
- on doit pas forcer les gens
- par rapport aux médias?
- On est sorti du système monétaire, donc t'f1 n'a pas de raison d'être
- radio associatives, télévisions...
- l'objectif c'est de diffuser l'info, mais l'info telle qu'elle soit, pas que le spectaculaire et dramatique, de l'info locale aussi

#### Décisions:

- gouvernement central?
- C'est nécessaire?
- Citoyens comme les autres, qui prennent les décisions par village, puis des regroupements des représentants, et que ça tourne régulièrement



- En meme temps un président pendant 5 ans c'est court, pour mettre en place des gens
- Un système plus collectif.
- Abandonner profession politique
- Que le fleuriste soit représenter...
- pas de politique carrière
- les responsabilités c'est un choix
- tout le monde devrait participer aux jurés de justice et à la politique
- On fait tout en local? On abandonne le global?
- Il faut un minimum de centralisation
- Comme pour la défense, il faut des regroupements de représentants
- Il faut globaliser certains sujets.
- Une assemblée locale, une nationale, réduire les instances
- C'est un système fédéral

## **JEU DE SOCIETE (Observation des comportements)(groupe Vivien / Jean-Marc)**

Début du débat un peu anarchique, blagues, idées caricaturales

Très argumentatif, participation assez homogène

le plus âgé distille ses idées de manière assez douce et avec une certaine assurance, prise de paroles fréquente, dévoile une forme de légitimité qu'il impose au groupe au travers d'un certain savoir, réflexe de contradiction, de rationalisation, pragmatisme  
Lorsqu'il parle les gens ont tendance à se taire pour l'écouter.

Maud porte également ce rôle, elle a 27 ans, Jules en a 26. Les autres sont plus jeunes.

Maud et Jules semblent s'associer pour organiser les idées et aborder les thèmes. Ils sont face à face et structurent l'agencement physique du débat qui s'établit autour d'eux.

Les autres n'écrivent pas ou très peu.

Deux personnes ont cessé d'intervenir pour écouter, observer (nerwan et marion)

Jules s'impose comme un référent à qui l'on soumet des problématiques et des idées.

Démarche de définition des termes et thèmes imposés (« il faut comprendre ce que veut dire le terme culture et ce qu'il englobe »)

blagues...

confrontations d'idées sans coercition ni tensions.

Quand le débat s'enthousiasme, la parole la plus forte est celle qui est écoutée.

Nicolas apporte une contradiction, une remise en question de tout ce qui s'est dit pour revoir la manière dont le projet est réfléchi, l'aborder sous un angle différent.

Maura s'absente.

Des groupes de discussion se scindent ponctuellement après cette contradiction qui est apportée. Puis les deux « guides » reprennent le débat en mains.

Nerwan n'intervient pas. Il semble ne pas se sentir investi, un peu ennuyé.

Personne sollicite son avis.

Débat rythmé, évolution assez structuré. Les changements de thématiques se font consensuellement, d'un coup et de manière spontanée.

Le débat s'estompe un moment. Un film est évoqué (Time Out). Les voix s'élèvent, on parle une minute avec enthousiasme puis Maud ramène tout le monde au débat en posant une question sur un problème précis en lien avec le jeu.

Une idée est proposée par Jules sur la question de l'éducation. Elle est accueillie de manière consensuelle sans remise en question, assez spontanément.

Jules semble constituer un élément de référence à qui il est bon de faire confiance.

Consensus sur la question de l'écologie.

Nicolas semble disposé à subvertir le débat, à reprendre les questionnements à zéro, à faire table rase pour mettre en place des principes inédits. Alors que tout le monde s'interroge et que les idées fusent sur la question des transports, il propose de les supprimer.

Le pragmatisme de Jules ne cesse de se manifester et de mener le débat sur des questions techniques.

De temps à autres, les voix s'élèvent de manière anarchique, cela ne dure que quelques secondes à chaque fois.

Les questions de la justice et de la peine de mort soulèvent des interrogations fortes, des haussements de ton. Le débat sur la peine de mort est refusé au motif qu'il prendrait trop de temps à être élucidé.

Après une absence de 20 minutes, Maura réintègre la pièce et le débat. Elle a observé d'autres groupes et rapporte quelques observations au groupe.

Des idées sont soumises à la collectivité dans des sortes d'annonces générale (« vous en pensez quoi? »)

Philippe, en entrant dans la salle, diffuse une grande joie parmi les acteurs du débat, qui semblent soudainement empreints d'un certain bonheur de vivre.